

## PAUL VÉRONESE.

Paolo Cagliari, connu sous le nom de Paul Véronèse, naquit à Vérone en 1530. Il était fils de Gabriel Cagliari, sculpteur d'un mérite médiocre, mais qui, doué de l'instinct des arts, apprécia bientôt les merveilleuses dispositions de son fils pour la peinture, et le fit entrer dans l'atelier d'un de ses oncles, Antonio Badilla. Paolo n'était encore qu'un enfant qu'il exécutait pour un couvent de Vérone des tableaux d'une composition et d'une exécution tout à fait magistrales, si bien qu'il ne fut question que de ce prodige. Le cardinal Hercule de Gonzagues l'emmena à Mantoue pour y travailler à l'église du Dôme, qui est la cathédrale. Ces travaux valurent à Paolo une véritable réputation, et il était déjà grand artiste quand il arriva à Venise.

Le Titien, alors dans toute la force de son talent, portait à son apogée la gloire de cette école vénitienne, qui avait déjà produit Bellini et Giorgione. La réputation des peintres vénitiens était européenne : doge, pape, empereur, se disputaient les œuvres signées Titien ; autour de ce grand maître brillait une foule d'artistes dont nous admirons aujourd'hui les œuvres dans les plus riches musées, et dont les noms appartiennent tous à l'histoire de l'art : le Tintoret, le Palma, Sébastien del Piombo, etc.

Avec cette audace et cette foi en soi, qui sont l'apanage du génie, Paolo se crut prédestiné à devenir, lui aussi, une des gloires de Venise ; à attacher son nom aux grandes œuvres d'art que faisait alors exécuter la République avec une magnificence inouïe jusqu'alors, et qui depuis n'a jamais été dépassée.

Nous ne le suivrons pas à travers cette brillante carrière qui se résume en une

longue suite de chefs-d'œuvre qu'il exécuta dans le palais ducal, la bibliothèque de Saint-Marc, dans les principales églises et dans les palais des premières familles patri-ciennes.

On admire surtout les plafonds de la *salle du grand conseil* et de la *salle des ambassadeurs* ; ce dernier, qui représente l'*apothéose de Venise*, est certainement une des œuvres les plus merveilleuses qui soient sorties de la main des peintres.

Le Véronèse (surnom qui fut donné à Paolo, parce qu'il était né à Vérone) voyagea peu, contrairement aux mœurs de la plupart des artistes de son siècle. Il ne quitta Venise qu'une seule fois pour aller à Rome avec Geronimo Grimani, procureur de Saint-Marc et ambassadeur de la République près du pape. Il n'y fit qu'un court séjour, et revint bientôt à Venise. C'est pour cela qu'il y a peu d'œuvres importantes de Paul Véronèse hors de Venise. Notre musée du Louvre renferme pourtant un assez grand nombre de toiles de ce maître, entre autres un de ses plus admirables chefs-d'œuvre, *les Noces de Cana*.

Paul Véronèse et le Titien sont les deux plus grandes gloires de l'école vénitienne. L'un et l'autre ont excellé dans la couleur ; cherchant avant tout l'éclat et l'harmonie du coloris, la puissance de l'effet ; différents en cela des écoles de Rome et de Florence, où les peintres semblaient bien plus préoccupés du style, de l'expression, de l'élégance et de la pureté de la forme. A ce dernier point de vue, on peut même reprocher à Paul Véronèse d'avoir par trop négligé son dessin, de s'être trop laissé aller à sa fantaisie ; car ce maître semble affecter dans ses compositions les plus incroyables anachronismes. Le Titien,



au contraire, sans rien sacrifier de la magie de son pinceau, cherchait et obtenait la grandeur et la noblesse dans le style, la finesse et la pureté dans le dessin ; mais ce que possédait le Véronèse, et ce que nul autre n'a jamais poussé aussi loin que lui, c'est le charme du coloris, le prestige de la lumière et des effets de pénombre ; une grâce et une magnificence inimitables et inimitées ; c'est pour ainsi dire un secret qu'il a emporté avec lui dans la tombe.

Le tableau dont nous donnons la gravure dans ce numéro est un de ceux qui réunissent au suprême degré les qualités caractéristiques du talent de Paul Véronèse. L'aspect général est d'un ton clair et argenté qui séduit tout d'abord ; l'architecture comme les draperies aux plis soyeux, aux splendides dessins, se détachent sur un ciel bleu et limpide. Mais ce qui rend surtout ce tableau charmant, c'est qu'il est conservé dans un tel état de fraîcheur qu'on le dirait sorti la veille de l'atelier du peintre. Cette toile est une des plus remarquables et des plus complètes du Véronèse, aussi est-elle une des plus appréciées. Elle orne le maître autel de l'église Sainte-Catherine, à Venise.

On raconte que pour la plupart des personnages de ce tableau, Paolo a fait poser des personnes de sa famille. C'était là, du reste, une de ses habitudes, car dans un grand nombre de ses ouvrages on retrouve les portraits de sa femme, de ses sœurs, de ses frères et de ses enfants.

Au nombre des plus admirables ouvrages de Paul Véronèse, on cite les peintures du plafond et du chœur de l'église Saint-Sébastien delle Zattere à Venise. C'est dans cette petite église, perdue à l'une des extrémités de la ville des lagunes, que reposent les restes du grand peintre. Il avait été pieux, homme de bien, poli et magnifique. Il mourut à l'âge cinquante-huit ans, le 19 mai 1588.

Paul Véronèse avait un frère qui lui survécut, et dont on a encore quelques tableaux d'une certaine habileté.

Il laissa deux fils, Charles et Gabriel ; le premier seulement s'adonna tout à fait aux arts ; il mourut très-jeune et avait déjà un talent qui promettait d'égaler un jour celui de son père. Gabriel ne s'occupa que peu de peinture ; il fit une brillante fortune dans les affaires, et en lui s'éteignit le dernier nom de Cagliari dont l'histoire de Venise ait gardé le souvenir. \*\*\*

## BIBLIOGRAPHIE.

*Comparaison entre les usages de la société au dix-huitième siècle, et ceux de la société à notre époque*, par M<sup>me</sup> de Genlis (1).

« Bien faire les honneurs d'une maison, d'une table, d'un cercle, était jadis un

véritable art social dans lequel on ne pouvait réussir parfaitement dès la première jeunesse, tant il exigeait de finesse et d'esprit d'observation. Il fallait, lorsqu'on recevait du monde, s'oublier soi-même, n'avoir nulle envie de briller, mettre la

(1) Pour rédiger cet article, on s'est borné à recueillir çà et là dans les ouvrages de madame de Genlis, ses observations et ses avis sur l'an-

cienne société et la société moderne, à rapprocher ses phrases détachées et à les mettre en ordre autant qu'on a pu y parvenir.



bienveillance à la place du désir de plaire, s'occuper des autres sans agitation, sans affectation, et savoir les faire valoir sans avoir l'air de les protéger; encourager les gens timides, les mettre à l'aise, entretenir la conversation en la dirigeant avec adresse plutôt qu'en la soutenant soi-même : il fallait que chacun reçût l'accueil qui pouvait et devait le satisfaire, car la dignité d'une maîtresse de maison consiste surtout à savoir donner, par sa manière d'accueillir, de la considération aux personnages les moins importants qu'elle admet chez elle.»

« La politesse était parfaite, et par conséquent toujours aimable; elle ne dégénérait jamais en un froid cérémonial, et l'on évitait avec soin dans la société tout ce qui pouvait ressembler à l'étiquette et rappeler l'idée de quelque inégalité dans les rangs. On trouvait que chez soi il fallait savoir accorder des distinctions à ceux qui les méritaient ou par leur réputation, leur esprit, leur considération personnelle, ou par leurs places et leurs emplois, ce qui se faisait fort naturellement, en s'occupant un peu plus de ces personnes, et non en leur donnant solennellement des préférences qui faisaient jouer un rôle subalterne à ceux qui ne les obtenaient pas. Le grand seigneur qui invitait à souper la femme d'un fermier-général et celle d'un duc et pair, les traitait avec les mêmes égards, le même respect. La financière établie dans le cercle n'aurait point cédé sa place à la duchesse, et si par hasard elle la lui eût offerte, la duchesse, sous peine de passer pour impertinente, ne l'aurait point acceptée. Lorsqu'on allait se mettre à table, le maître de la maison ne s'élançait point vers la *personne la plus considérable* pour l'entraîner du fond du salon, la faire passer en triomphe devant toutes les autres femmes, et la placer avec pompe à table à côté de lui. Les autres hommes ne se précipitaient point pour donner la main aux dames, cet usage ne se pratiquait alors que dans les villes de province. Les femmes

d'abord sortaient toutes du salon; celles qui étaient le plus près de la porte passaient les premières, elles se faisaient entre elles quelques petits compliments, mais très-courts, et qui ne retardaient nullement la marche. Tout cela se faisait sans embarras, avec calme, sans empressement et sans lenteur; les hommes passaient ensuite. Tout le monde arrivé dans la salle à manger se plaçait à table à son gré, et le maître et la maîtresse de la maison trouvaient facilement moyen, sans faire de scène, d'engager les quatre femmes les plus distinguées de l'assemblée à se mettre à côté d'eux. Communément cet arrangement, ainsi que presque tous les autres, avait été décidé en particulier dans le salon. Voilà des mœurs sociales et des manières véritablement polies, parce qu'elles obligent les personnes qu'on veut particulièrement honorer et qu'elles ne blessent personne (1). »

(1) Nous allons citer deux autres exemples des soins que l'on prenait alors pour éviter tout ce qui pouvait blesser ou humilier les personnes avec lesquelles on se trouvait en compagnie.

« Quand une duchesse ou celle qui avait le tabouret allait faire sa cour au dîner du roi, l'huissier de la chambre lui présentait un tabouret, elle le prenait, à moins qu'elle ne fût avec une femme non titrée. Dans ce dernier cas, elle repoussait le tabouret et restait debout au dîner comme toutes les autres femmes qui n'avaient pas les honneurs, c'est-à-dire le tabouret. Ici, la politesse sociale l'emportait sur le respect d'étiquette, puisque, par égard pour une parente ou une amie, on refusait un honneur offert par les princes, et ils le trouvaient bon; cet usage était universel. »

(Dictionnaire des étiquettes, au mot *Présentation*.)

« Chez les princes du sang on s'asseyait sur des chaises à dos long et très-commodes, mais non sur les canapés et les fauteuils, qui n'étaient que meublants et rangés autour des lambris du salon. Le seul fauteuil de la princesse était à demeure au coin de la cheminée, mais la princesse avait la politesse de ne le prendre que



« Après le dîner ou le souper, les femmes se levaient et sortaient de table pour se rincer la bouche; les hommes, et même les princes du sang, par respect pour elles, ne se permettaient pas pour faire la même chose, de rester dans la salle à manger, ils passaient dans une antichambre. Aujourd'hui cette espèce de toilette se fait à table dans beaucoup de maisons; usage étrange, qui vient d'Angleterre; mais là du moins cette coutume est plus excusable, puisque les femmes se lèvent toujours au dessert, et laissent les hommes à table. »

« Dans la bonne compagnie, jadis les femmes étaient traitées pas les hommes avec presque tous les usages respectueux prescrits pour les princesses du sang; ils ne leur parlaient en général qu'à la tierce personne, ils ne se tutoyaient jamais entre eux devant elles; et même, quelque liés qu'ils fussent avec leurs maris, leurs frères, etc., ils n'auraient jamais, en leur présence, désigné ces personnes par leur nom tout court. Jamais alors les gens bien élevés ne louaient en face une femme sur sa figure; ils lui supposaient toute la modestie de son sexe; l'éloge le plus flatteur que l'on pût leur donner, lorsqu'on leur adressait la parole, c'était toujours avec un son de voix moins élevé que celui qu'on prenait avec les hommes. Cette nuance de respect avait une grâce qui ne peut se décrire. »

pour la présentation des femmes auxquelles, ce jour-là, on donnait aussi un fauteuil. Les autres jours elle s'asseyait sur une chaise comme les autres dames. »

(Dictionnaire des étiquettes.)

Madame de Genlis revient encore sur ce sujet dans son ouvrage intitulé : *Les Parvenus*. Elle dit : « Les grandes dames pensaient toutes qu'on n'est aimable chez soi qu'en proportion de l'apparente égalité qu'on établit parmi les personnes que l'on reçoit; que les nuances indispensables de politesse y doivent être si délicates que nul n'en puisse être choqué; et que s'il en est de marquées, elles n'expriment jamais que l'estime pour les talents et le respect pour la vieillesse. »

« Les femmes, autrefois, ne gesticulaient point; on trouvait que les gestes en parlant ôtaient la douceur et la modestie. Il fallait qu'elles eussent un maintien calme, réservé et même timide, surtout lorsqu'elles entraient dans un salon ou qu'elles paraissaient dans une assemblée. Il y avait un charme intéressant dans ce maintien. On a vu depuis, les femmes se présenter d'un air intrépide, s'avancer d'un pas ferme et rapide dans un cercle, et ne craindre que d'avoir l'air embarrassé. La douce et modeste timidité a été regardée comme une gaucherie; on a eu tort: l'assurance, le ton tranchant, décidé, vieillissent les femmes, leur ôtent les grâces de leur sexe et de la jeunesse, sans leur donner dans la conversation l'autorité des hommes et la considération personnelle de l'âge mûr. »

« Pour avoir une contenance dans leurs visites et dans un cercle, elles tiraient de leur sac à ouvrage une jolie navette d'or, d'écaillé ou d'ivoire et faisaient des nœuds (1). Cet ouvrage, en général, ne servait à rien; mais c'était une espèce d'emblème qui exprimait l'aversion que toute femme doit avoir pour une totale oisiveté : c'était l'enseigne du travail des doigts. »

« On appelait mentor ou chaperon une mère, une belle-mère, ou une parente qui se chargeait de mener dans le monde, au moins pendant deux ans, une nouvelle mariée, qui n'allait jamais à la Cour, au spectacle ou faire des visites sans chaperon. Dans les visites elle avait le maintien d'une jeune personne non mariée, elle ne parlait que pour répondre; du reste, elle écoutait en silence, elle observait, elle apprenait les usages du monde en les voyant suivre par son mentor, qui, après chaque visite, lui faisait quelque leçon, si elle en avait besoin, ou répondait à ses questions; et c'est ainsi qu'on devenait aimable en

(1) Ce que nous nommons de la frivolité.



profitant de l'expérience des autres. Cette manière d'entrer dans le monde n'avait rien d'embarrassant, on n'avait point de compliments à faire ; on n'avait qu'un rôle purement passif ; le chaperon était chargé de tout. Beaucoup de jeunes personnes prolongeaient volontairement cette espèce d'apprentissage. »

« Les femmes, dans ce temps, étaient beaucoup plus sédentaires ; dans leur jeunesse, ainsi que nous venons de le dire, elles ne sortaient qu'avec leur chaperon, et c'était surtout pour remplir des devoirs. Dans l'âge mûr, si elles étaient aimables, elles réunissaient chez elles une société choisie qui ne s'y rassemblait que pour le seul plaisir de la conversation. Elles attireraient du monde sans aucuns frais, et n'étaient pas obligées de promettre de la musique et des charades. Aujourd'hui, ce qu'on appelle une soirée est un spectacle. On y trouve de tout excepté de l'aisance, de la confiance, de la gaieté, de la conversation et de l'esprit de société. »

« Quel est ce salon assiégé où l'on entre en foule, en tumulte, où tout le monde entassé, pressé, se tient debout, où les femmes mêmes ne peuvent trouver un siège ? On vante l'esprit de la maîtresse de la maison ; mais à quoi lui sert-il ? Elle ne peut ni parler ni entendre ; il est impossible d'approcher d'elle. Un mannequin placé dans un fauteuil ferait aussi bien qu'elle les honneurs d'une telle soirée. »

« Mais autrefois, chez les femmes dont nous avons parlé tout à l'heure, dans des cercles trop étendus pour autoriser la confiance, et qui en même temps ne l'étaient pas assez pour que la conversation générale y fût impossible, dans des assemblées de quinze à vingt personnes, se trouvaient réunies toute l'aménité et toutes les grâces françaises. Tous les moyens de plaire et d'intéresser y étaient combinés avec une étonnante sagacité. On avait senti que pour se distinguer de la mauvaise compagnie et des sociétés vulgaires, il fallait con-

server le ton et les manières qui annonçaient le mieux la modestie, la réserve, la bonté, l'indulgence, la décence, la douceur et la noblesse des sentiments. Ainsi le seul bon goût fit connaître que, seulement pour briller et pour séduire, il fallait emprunter toutes les formes des vertus les plus aimables. La politesse dans ces assemblées avait toute l'aisance et toute la grâce que peuvent lui donner l'habitude prise dès l'enfance et la délicatesse de l'esprit : la médisance était bannie des conversations générales ; son acreté ne pouvait s'allier avec le charme de douceur que chaque personne y apportait. Jamais la discussion n'y dégénérait en dispute. Là se trouvait dans toute sa perfection, l'art de louer sans fadeur et sans emphase, de répondre à un éloge sans le dédaigner et sans l'accepter ; de faire valoir les autres sans paraître les protéger, et d'écouter avec une obligeante attention. On se faisait une loi de ne pousser personne à bout dans la conversation, parce que c'est un égard sans lequel il n'y aurait plus de société, et que c'est même une sorte de devoir d'hospitalité chez soi et chez les autres. Le ton avantageux et tranchant, la confiance présomptueuse, et tout ce qui, dans la conversation, annonçait de la fatuité, était condamné, et l'on n'a jamais vu dans la bonne compagnie des hommes d'assez mauvais ton pour afficher des sentiments dépravés. »

« On pensait encore que, lorsqu'on est en société, il est impoli et ridicule de paraître s'ennuyer de ce qui amuse les autres ; par conséquent, on se serait moqué des jeunes gens qui au bal affectent de ne pas aimer la danse et de ne s'y livrer qu'à contre-cœur. »

« On ne causait pas durant les contredanses ; on trouvait plus poli, après avoir figuré, de regarder danser les autres. »

« Il y avait alors des bals d'enfants, auxquels on invitait aussi les jeunes personnes nouvellement mariées qui, n'allant pas seules dans le monde, ne veillaient pas encore.



Ces bals commençaient à cinq heures et finissaient à dix; ainsi, n'obligeant personne à se coucher tard, ils ne nuisaient ni aux études, ni aux affaires du lendemain. »

« La poudre dont on se couvrait les cheveux était presque toujours odorante; cependant, comme les parfums font un mal réel à certaines personnes, il est bien indiscret et bien peu social de se parfumer pour aller dans le monde. Cette mode est fort tombée aujourd'hui. Quelques femmes encore parfument leurs billets; nous les avertissons que cet usage est sévèrement critiqué par celles qui ne le suivent pas (1). »

« Les femmes autrefois auraient trouvé de l'indécence à se faire coiffer par des hommes; quand leurs femmes de chambre ne les coiffaient pas, elles avaient des coiffeuses. Toutes les coutumes fondées sur un sentiment de décence devraient se perpétuer : y renoncer est une espèce de honte. D'ailleurs, il est regrettable que, dans la classe du peuple, les hommes aient enlevé aux femmes un métier honnête et lucratif, qui leur convenait beaucoup mieux qu'à eux (2). »

Voici quel était alors le protocole des lettres.

« Les hommes donnaient en écrivant le monseigneur aux maréchaux de France, et finissaient ainsi : *Je suis avec respect*, etc. Les femmes écrivaient seulement : *Monsieur le maréchal*, et ne donnaient jamais ni par écrit, ni de vive voix, le titre de monsei-

gneur à un ministre, à moins qu'il ne fût cardinal ou évêque. Elles n'employaient le mot de respect que pour les parents auxquels on en doit, pour les princes du sang, pour les vieilles femmes et pour les princesses étrangères du sang royal. Hommes et femmes, avec leurs égaux, se servaient de cette formule : *J'ai l'honneur d'être*, etc. Avec les inférieurs : *Je suis avec une parfaite considération*, etc. Tous les hommes devaient placer le mot *respect* dans les lettres écrites à des femmes. Les princes du sang ne se dispensaient pas de cette espèce d'urbanité. On a substitué à tout cela les *sentiments distingués*, la *haute considération*; quand on saura positivement comment il faut distribuer ces formules, on trouvera qu'elles valent bien les anciennes, pourvu que l'on conserve seulement le respect pour les femmes. Les vieillards tiennent encore par habitude à l'*obéissance des serviteurs et des servantes*; cependant il faut convenir que cette humilité est un peu forte. »

« Par un raffinement de délicatesse, lorsqu'on laissait par testament à un parent, à un ami, une somme peu considérable, par exemple, dix, douze ou quinze mille francs, on disait qu'on lui donnait un diamant de l'un de ces prix. Cela signifiait pour l'exécuteur testamentaire la somme de ce diamant idéal, et on le donnait toujours en argent. »

« Sans engager les jeunes personnes à faire revivre tous ces anciens usages, nous désirons qu'elles en comprennent bien l'esprit, et qu'elles se persuadent que ce qu'on appelait jadis le bon ton et la bonne compagnie, n'étaient pas des choses purement arbitraires. »

M<sup>me</sup> E. SURVILLY.

(1) On trouve dans l'histoire romaine une victime des parfums. Dans le temps du triumpvirat, Plotius Plancus, proscrit par les triumvirs, se retira dans un lieu très-écarté; l'odeur des parfums qu'il portait fit découvrir sa retraite.

(2) Dictionnaire des étiquettes, au mot *Coiffeurs*.



## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### GEDANKEN.

Hute dich, das Herz dessen zu oft zu verwunden, dem du deine Liebe geschenkt hast. Die Wunde schliesst sich zwar, um einer Narbe Platz zu machen, aber je mehr die Wund-Narben zurückbleiben, desto unempfindlicher wird die Stelle, an der sie haften.

Selten hat Einer Geistesgrösze genug, um den Beifall der Thoren zu verachten.

Vollendete Frauenwürde ist die höchste Rangstufe des weiblichen Geschlechts im Gesellschafts-Verbande. Vollendete Mutterwürde nähert aber das Weib dem Range des Göttlichen, in dieser Glorie erheben Natur und sittliches Gefühl das Weib über den Mann.

Die « Kalamität » unserer Zeit ist nicht sowohl das Armseyn als das Reichseinen.

Nicht das Geschick macht, wir selber machen unsere Ahnungen wahr.

Nichts von alten soll noch taugen,  
Nur im neuen suchet manden hort;  
Ei, ausalten Wurzeln Saugen  
Musz der stamm, sonst ist er bald verdorrt.

### MAXIMES.

Évite de blesser le cœur pour lequel tu as des sympathies. La blessure refermée laisse après elle une cicatrice qui empêchera ce cœur de vibrer comme auparavant.

Il est rare que l'esprit soit assez élevé pour mépriser l'approbation des sots.

Dans la société la dignité de la femme est son premier titre de noblesse. Son second titre est celui de mère, celui-ci a quelque chose de divin qui la rend plus respectable que l'homme

Les plus grands maux de notre époque ne nous viennent pas de la pauvreté, mais du désir de paraître riches.

Ce n'est pas le hasard, c'est nous-mêmes qui faisons notre avenir.

Le passé ne vaut rien,  
C'est le présent qu'on vante!  
Cependant sans les racines...  
Que deviendrait la plante?...

## SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

### QUATORZIÈME SIÈCLE.

#### I

Plusieurs enfants entouraient une femme d'environ quarante ans, aux traits graves et réguliers, au maintien sérieux et imposant. Celle-ci avait distribué à chacun d'eux une tâche proportionnée à ses forces, à son savoir. L'un copiait une enluminure dans un livre d'heures; l'autre s'appliquait à épeler une page; l'aînée des filles tenait, avec une de ses sœurs, un ouvrage de tapisserie qui, au jour de fête du père,

devait être soigneusement attaché à la muraille. Tout, dans la chambre, respirait le calme et le travail. Cependant le regard de la mère parut chercher une personne absente, et ses sourcils se froncèrent avec mécontentement.

Au même instant un homme entra. Il portait le costume d'un artisan aisé. Sa physionomie exprimait l'intelligence et la bonté. En le voyant, les enfants se levèrent avec respect.

« Eh bien ! Lapa, dit-il à sa femme, te voilà



au milieu de nos chers petits. Depuis ce matin je suis si accablé de besogne dans ma boutique de teinturier, que je n'ai pu monter un instant. Ah ça ! je n'aperçois pas notre Catherine, ou plutôt notre Euphrosine (1), comme un savant clerc l'a surnommée, en témoignage de sa gentillesse.

— Mon ami, répondit Lapa, je ne suis pas satisfaite de Catherine.

— Eh quoi ! s'écria-t-il, qu'as-tu à lui reprocher ? Foi de Jacques Benincase, il est impossible de trouver une enfant plus douce, plus tendre, plus attachée à ses devoirs. Ne l'as-tu pas nourrie de ton lait, bien que tu sois d'une santé délicate, obéissant à un ordre qui t'était venu du ciel ?

— Il est vrai, repartit la femme du teinturier ; j'ai éprouvé, dès le premier jour, pour notre Catherine une tendresse que je ne pouvais définir. C'est précisément à cause de cette espèce de prédilection que je souffre davantage à voir notre fille négliger ses devoirs, pour s'absorber tout entière dans des prières, des contemplations au-dessus de son âge, et aller même jusqu'à se condamner volontairement aux rigueurs et aux austérités du cloître. En ce moment, je le gage, elle est en oraison.»

Lapa fit un mouvement pour sortir. Jacques, devant son intention, l'arrêta doucement par le bras.

« Femme ! dit-il à demi-voix en l'attirant vers une croisée, respectons la prière de Catherine. Plus tard il faudra faire connaître notre volonté à cette enfant et lui révéler, dans son intérêt, le danger qu'il y aurait pour elle à se consacrer trop exclusivement aux exercices de piété. Parle-lui avec modération, afin qu'elle revienne d'elle-même à ses parents. »

Catherine, au lieu de se réunir avec sa famille, se tenait dans une chambre écartée où, agenouillée sur le carreau, appuyée sur l'angle d'un coffre de bois, et les yeux levés au ciel, elle suivait le cours de sa fervente

méditation. Des paroles pleines d'ardeur s'échappaient de ses lèvres ; des larmes mouillaient ses paupières ; ses mains étaient jointes dans une attitude suppliante... Oh ! bien certainement alors Catherine devait apercevoir, dans leur céleste magnificence, les milices du Très-Haut, archanges, séraphins, chérubins, avec les glaives de feu, les harpes d'or, les palmes du martyre ; mais par-dessus tout elle voyait la sainte Vierge qui, assise sur les degrés d'un temple, présentait en souriant son divin Fils à l'extatique contemplation de la jeune néophyte.

« O mon doux Jésus ! ô Sauveur de ce monde ! s'écria Catherine, je serai toujours à vous, à vous seul ! Je me consacre à votre service. Puissé-je pratiquer les vertus que vous êtes venu enseigner aux hommes ! »

En ce moment, il lui sembla qu'un ange lui prenait la main et l'unissait à celle de Jésus, pour les fiancer dans un mariage mystique.

Éperdue de joie, Catherine ferma les yeux, pencha la tête et perdit connaissance.

Sa mère était derrière elle.

On la ramena au milieu de ses frères et sœurs ; et lorsque des soins donnés avec empressement l'eurent tirée de ce dangereux état d'absorption, elle put entendre l'admonestation de sa mère.

« Catherine ! lui dit Lapa, j'ai assisté à ton oraison, et c'est moi qui t'ai relevée lorsque tu es tombée évanouie. Certainement je ne blâme pas ta piété : quoi de plus juste, de plus naturel que de vouer sa reconnaissance et son amour à l'auteur de toutes choses ? cependant il faut garder une part d'affection pour ses parents. Nous t'avons élevée, protégée, nourrie dès le premier jour : est-il bien à toi d'oublier cela ? »

La jeune fille, toute émue, ne répondit qu'en se pressant contre le sein de sa mère.

Celle-ci poursuivit : « Ces devoirs dont je te parle sont sacrés, et tu ne saurais y manquer sans offenser Dieu. Le temps viendra où, brisés par l'âge, courbés sous

(1) L'une des trois Grâces (mythologie).



la vieillesse, nous nous traînerons, ton père et moi, vers le tombeau. Alors si tu n'es pas là pour nous soutenir de ta force et de ta tendresse, nous aurons le droit de t'accuser d'ingratitude. »

Catherine releva son beau visage et dit avec une modestie que n'excluait pas la fermeté :

« Daignez me permettre, ô ma bonne mère, de vous exprimer ma pensée. Au moment où vous me parlez de mon devoir envers vous, je crois nécessaire de vous parler de mon devoir envers le ciel. Il est des vocations irrésistibles. A peine ai-je pu comprendre et juger, que j'ai senti s'éveiller en moi une ardeur qui m'emportait, à mon insu, vers ce ciel où l'âme jouit d'une éternité bienheureuse. La terre n'est pour moi qu'un lieu de passage ; on m'y offrirait ce qui fait la joie des créatures mortelles : la parure, le rang, la fortune, que je les repousserais... Tout cela n'est que poussière.

— Eh quoi ! tu n'as que quinze ans, et déjà tu veux connaître le monde !

— Non, ma mère, je ne me permets pas de porter un jugement ; je ne blâme rien ; seulement je dis que, pour ma part, je suis complètement détachée des biens du siècle. J'ajouterai, afin de me disculper à vos yeux, que vos autres enfants n'éprouvant pas comme moi le besoin de la retraite, pourront vous donner leurs soins. Quant à moi, c'est à l'humanité entière que je dois me vouer, c'est à tous les malheureux, à tous les souffrants...

— Il n'en sera pas ainsi ! s'écria sa mère. Nous ne t'aurons pas élevée avec tant d'amour pour que tu nous quittes. Ton premier devoir est de rester auprès de nous. »

Catherine s'inclina respectueusement et dit :

« A Dieu ne plaise que je vous désobéisse, même pour le servir. »

Loin d'être touchée par cette soumission, Lapa n'y vit qu'une feinte. Aussi ce fut avec une espèce d'ironie qu'elle répli-

qua : « Nous saurons bientôt si cette docilité est réelle. Notre servante vient de partir, rappelée chez elle par ses vieux parents : vous la remplacerez. »

— Oui, ma mère, dit très-doucement Catherine.

— Quand je vous annonce que vous remplacerez notre servante, comprenez-vous bien la portée de mes paroles ?

— Je la comprends.

— J'espère que les soins du ménage vous détourneront un peu de vos pratiques religieuses. »

A partir de ce jour, Catherine fut réduite aux plus pénibles travaux. Vainement la force physique lui manquait : son zèle y suppléait. Rien ne pouvait la rebuter ni l'humilier ; elle-même, plus tard, dans son *Traité de la Providence*, a expliqué ainsi le secret de son courage et de sa résignation :

« Le Seigneur m'avait enseigné le moyen  
» de me bâtir une retraite dans mon âme,  
» afin que je m'y renfermasse continuelle-  
» ment. Il m'avait promis en même temps  
» de m'y faire trouver une paix et un repos  
» qu'aucune tribulation ne pouvait trou-  
» bler. »

« Catherine, lui disait souvent sa sœur aînée Bonaventura, qui déjà était mariée et se trouvait fort heureuse, que tu as tort de lutter ainsi contre les désirs de nos parents ! Leur irritation provient de leur affection pour toi. Songe au bonheur dont ils jouiraient s'ils te voyaient, comme je le suis, unie à un honnête homme.

— Ma chère sœur, répondait Catherine, je suis fiancée à mon divin Sauveur ; c'est un lien sacré que rien ne me fera rompre ; et plutôt que me marier comme toi, je préfère rester servante. »

Quelques mois après, Bonaventura expirait en devenant mère.

« O ma sœur ! ô ma sœur ! s'écria Catherine lorsqu'on emporta la froide dépouille au champ du repos, où sont les biens de ce monde qui avaient ta prédilection ? Ils se sont évancuis comme la fumée, ils se



sont flétris comme l'herbe des champs.»

Elle suivit le cortège funèbre; et s'approchant de la fosse, elle pria les *jardiniers de la mort* de poser auprès du corps de la jeune femme un petit paquet qu'elle leur remit.

C'étaient ses beaux cheveux blonds; elle avait voulu qu'une partie d'elle-même fût déjà dans le tombeau, afin d'être plus que jamais séparée du monde.

A cette preuve nouvelle de ferveur, Benincase et Lapa furent touchés; leurs yeux se dessillèrent, leur esprit s'éclaira; ils considérèrent la perte de leur fille aînée comme une épreuve de Dieu, qui avait voulu les punir de leur aveuglement; et ce jour-là même, Benincase appelant Catherine, lui dit avec douceur: « Ma chère enfant, ta mère et moi nous avons été éclairés par Dieu. Le coup pénible que nous supportons nous a servi d'enseignement. Désormais nous n'opposerons plus de résistance à tes vœux. Cesse dès ce moment le service auquel tu étais astreinte.

— Il ne m'humiliait pas, mon bon père; il est bien naturel que je vous rende les soins que vous avez donnés à mes premiers ans.

— Vis désormais pour le service de Dieu. Seulement, je t'en supplie, apporte un peu de modération dans tes pratiques de pénitence. Tu es d'une faible constitution... Tu ne résisterais pas longtemps à une vie si rude.

## II

Il serait impossible de peindre la joie avec laquelle Catherine apprit qu'elle était libre enfin de suivre son penchant.

Elle avait vingt ans lorsque, en 1367, elle prit l'habit du tiers-ordre de Saint-Dominique. A partir de ce jour, elle se serra la taille avec une chaîne de fer, s'interdit l'usage de la viande, se prescrivit un silence de trois ans et une solitude absolue. Toutes ses nuits, elle les passait en orai-

sons: ce fut le sommeil qui lui livra les plus rudes assauts.

Devenue supérieure de son couvent, elle offre à notre admiration une double existence: d'une part, elle vit pour consoler les affligés, secourir les pauvres, soigner les malades, convertir les incrédules; d'autre part, elle se mêle aux grands intérêts publics, et, par la force de son zèle, par la supériorité de sa raison, le charme de son éloquence, elle domine les souverains contemporains; tour à tour ses vertus, ses talents sont utilisés, et treize ans d'apostolat lui suffisent pour fournir l'exemple de tous les dévouements.

Il y avait, à cette époque, une maladie terrible, rapportée originairement d'Orient par les Croisés: la lèpre. Impuissant à combattre ce mal, le moyen âge n'avait trouvé d'autre remède pour en arrêter les progrès, que d'isoler les infortunés que la lèpre avait atteints. A peine osait-on leur porter des secours; souvent relégués dans des tours en ruines, les lépreux recevaient au bout d'un long bâton les quelques provisions que leur accordait la charité publique.

Une femme, à Sienne, était si cruellement frappée par ce fléau, qu'elle inspirait l'horreur. Catherine entendit parler de Teccha, elle apprit que souvent la lépreuse manquait d'aliments, parce qu'on n'osait approcher de sa couche infecte. Aussitôt elle met des vivres dans un panier; puis, chargée de ce fardeau, elle s'achemine vers le séjour humide et froid où languissait la malheureuse.

Teccha entendant le bruit des pas, ouvrit les yeux et dit d'une voix altérée par la souffrance:

« Qui vient là? Pourquoi me dérange-t-on? »

Catherine répondit avec douceur:

« Rassurez-vous; je n'ai pas l'intention de vous tourmenter. Je suis votre sœur en Jésus-Christ, et si j'entre ici ce n'est que pour vous offrir mes soins.



— Des soins ! A quoi bon ? Ne suis-je pas un être proscrit ? Dieu ne m'a-t-il pas abandonnée ?...

— Teccha, vous avez tort d'accuser Dieu. Sa miséricorde est infinie : s'il vous éprouve maintenant, c'est pour vous combler de joie plus tard, dans la vie éternelle. »

La malade fit un affreux éclat de rire, et fixant sur Catherine un regard empreint de fureur, elle répéta :

« La vie éternelle ! Cela vous est facile à dire, à vous qui ne souffrez pas !

— Vous êtes injuste, Teccha ; en venant penser vos plaies ne suis-je pas exposée à la contagion du mal ?... Mais que m'importe, si j'ai pu contribuer à vous soulager ! »

La lépreuse contempla la sainte avec un profond étonnement ; elle ne comprenait pas ce dévouement absolu qui prend sa source dans la charité. Et, bien que les soins que lui prodiguait Catherine eussent adouci son état, la malheureuse mourut en prodiguant l'injure à sa bienfaitrice.

Catherine obtint un meilleur résultat auprès d'une autre femme qui, affligée d'un cancer au sein, avait été abandonnée de tout le monde. Celle-ci, nommée Andria, ne se montra pas d'abord plus reconnaissante que Teccha.

« Je comprends, disait-elle à la sainte fille, la cause de votre apparente charité. Vous voulez vous faire une réputation de bienfaisance ; mais c'est de l'orgueil caché. Vous aspirez à passer pour la mère des malheureux... Laissez-moi ! laissez-moi ! »

Puis elle blasphéma.

Cette fois encore, Catherine employa de douces paroles, et à force de patience, ayant réussi à calmer l'âme aigrie de cette infortunée, elle eut la consolation, en assistant à ses derniers moments, de recueillir ses bénédictions.

Cependant l'attention de Catherine ne se portait pas seulement sur les pauvres, sur les souffrants. Parfois elle allait rappeler à de mauvais riches leurs devoirs en-

vers Dieu, envers la société, et combattre par la fermeté de sa parole le scandale qu'ils donnaient au monde.

Nannès, opulent patricien Siennois, avait réuni ses compagnons habituels de fête. Insoucieux de la vie future, ces puissants seigneurs entouraient une table comparable à celle d'Apicius ou de Lucullus. Leurs propos impies retentissaient bruyamment dans la salle du festin. La ville entière voyait avec indignation cette existence dissipée ; mais on craignait Nannès, et les murmures du peuple venaient expirer sur le seuil de son palais, comme les flots de l'Océan sur le rocher qu'ils ne peuvent franchir.

Seule, une femme eut le courage de faire entendre la vérité dans cette enceinte qu'habitaient le vice et l'impureté. Catherine se présente chez Nannès : frappés de stupeur, les valets lui permettent d'entrer. A l'aspect de la religieuse, les convives laissent tomber leur coupe ; tous, muets, interdits, baissent la tête comme des criminels attendant l'arrêt que va prononcer leur juge. Le costume sévère de la religieuse, ce visage où la pureté angélique s'unit à l'inspiration des prophètes, tout fait naître en eux un respect, une crainte qu'ils n'ont jamais éprouvés.

« Seigneur Nannès, dit Catherine d'une voix ferme, Dieu m'a commandé de venir à vous et de vous apporter sa parole. Je viens donc vous avertir, en son nom, qu'il est las de votre conduite criminelle, et que sa patience peut avoir un terme. Quel exemple offrez-vous à vos concitoyens ! Au lieu d'employer votre temps en travaux utiles, votre superflu en bonnes œuvres, vous passez de fête en fête et vous oubliez qu'à l'âge auquel vous êtes arrivé on doit vivre les yeux fixés sur le ciel. Secouez le joug des passions, rompez avec les erreurs du siècle ; en un mot, montrez-vous digne du rang dans lequel vous êtes né. Les riches et les puissants doivent le bon exemple au peuple ; et comment voulez-vous



que le troupeau garde l'ordre et la soumission, quand les pasteurs ne savent pas se conduire? Repentez-vous! Nannès... bientôt il ne sera plus temps!»

Ces paroles, semblables aux prédications que Daniel fit entendre à l'orgueilleux Balthazar, produisirent sur Nannès l'effet de la foudre. Le patricien quitta la table et vint s'agenouiller devant Catherine en s'écriant :

« Oh ! je reconnais que l'esprit de Dieu vous anime, vous qui m'avez parlé avec tant de franchise et de sévérité ! Une lumière inconnue vient d'éclairer mes yeux si longtemps fermés aux rayons de la foi. Sainte fille, recevez mes actions de grâces. J'ai, aux portes de la ville, une maison spacieuse; je veux qu'elle soit désormais consacrée au culte de Dieu, et que les pauvres y trouvent un asile. Vos dignes compagnes l'habiteront. Et vous, ajouta Nannès en se tournant vers ses amis, ou plutôt ses flatteurs, vous qui, par vos basses adulations, avez encouragé chez moi l'esprit de désordre... partez !... et ne revenez plus ! »

Les convives s'enfuirent en laissant Nannès plongé dans la méditation, et Catherine regagna sa cellule avec la satisfaction d'avoir rendu une âme à Dieu.

Mais c'était peu de secourir les malades, de ramener les égarés dans le bon chemin : elle jugeait aussi de son devoir de combattre l'oppression. Le sénateur Étienne, persécuté injustement, trouva en elle une aide puissante, tant Catherine était ennemie du mal, sous quelque forme qu'il se présentât.

Étienne était riche, heureux, charitable, lorsque soudain il s'était vu frappé, comme Job, par toutes les calamités. Des haines sourdes s'étaient amassées autour de lui, on accusa sa conduite publique, on décria ses mœurs; on le traîna devant les tribunaux. Insulté, condamné par des juges prévenus contre lui, l'infortuné était arrivé au dernier degré de détresse, et semblait avoir atteint la limite extrême du désespoir... Catherine eut la noble inspi-

ration de sauver l'innocent, de démontrer à tout un peuple qu'il s'était trompé, et aux sénateurs qu'Étienne était digne encore de siéger parmi eux. La grâce céleste lui avait dévoilé la vérité. Fortifiée dans son dessein, Catherine se porte hautement le défenseur de l'opprimé : elle parle, elle écrit avec l'éloquence de sa belle âme; elle voit les magistrats; elle obtient qu'on instruisse plus attentivement le procès... La lumière se fait; l'innocence d'Étienne est reconnue, l'acquittement prononcé!... et Catherine court au cachot où languissait l'ancien sénateur.

« Vous êtes libre ! lui dit-elle. Vos injustes ennemis ont succombé, votre fortune, vos honneurs vous sont restitués. »

La joie et l'attendrissement se peignirent sur les traits d'Étienne.

« O ma sœur ! s'écria-t-il, vous êtes pour moi l'image vivante de la Providence. Vos généreux efforts devaient être couronnés de succès, car Dieu est avec vous ! Cependant, me préserve le ciel de reprendre, avec les biens de ce monde, les inquiétudes qui en découlent. J'ai trop connu le néant des grandeurs humaines !... Quel prix auraient à mes yeux des richesses que la haine et l'injustice des hommes peuvent m'enlever tout à coup ? Ce que l'on m'a ôté je ne veux pas le reprendre : c'est un fardeau trop embarrassant, et je m'estime heureux d'en être délivré ! Désormais, ô pieuse Catherine, permettez-moi de me vouer, sous votre direction, au service de Dieu, de partager vos humbles travaux, de vous accompagner dans vos visites aux malades. Enseignez-moi, par votre exemple, à pratiquer la vertu.

— Venez ! dit Catherine avec simplicité : Dieu vous a éclairé. Son saint nom soit béni ! »

Le néophyte était impatient de signaler son zèle ; il témoigna ce désir à Catherine, qui lui répondit :

« Mon frère ! une occasion s'offre de faire quelque bien. Nous devons en profi-



ter. Sans aller loin d'ici, nous allons trouver deux malheureux qui attendent leur dernier moment. Ce sont de grands criminels; chez eux, m'a-t-on dit, l'endurcissement est égal à la scélératesse. Puisse nous les amener au repentir !

— Eh quoi ! balbutia Etienne, tenteriez-vous cette épreuve sur Lorenzo et Beppo ? Car je pense que vous voulez parler d'eux.

— Oui, et je m'étonne que vous hésitez.

— Pardonnez-moi, sainte fille ; je n'ai pas encore le bonheur de posséder votre foi indomptable ; mais j'espère que Dieu mettra en mon cœur assez de force pour vous seconder.

— Eh bien, marchons ! »

Etienne, tout à l'heure prisonnier, vit tomber ses fers. Il suivit la sainte qui avait demandé à être conduite au cachot où étaient renfermés Lorenzo et Beppo.

Les condamnés, prévenus de la visite de Catherine, ne daignèrent pas quitter le lit de paille sur lequel ils étaient étendus. Leur regard brillait comme le charbon enflammé ; la pâleur malade de leur teint faisait ressortir la couleur brune de leur barbe. Un bruit sinistre de chaînes répondait aux mouvements saccadés de leurs jambes et de leurs bras.

Catherine et Etienne parurent sur le seuil du cachot noir et humide.

« Ah ! ah ! dit Beppo d'une voix railleuse, la voilà donc la sainte de Sienne ! Que vient-elle faire ici au lieu de rester dans son couvent ? Nous avons bien besoin de nonnes pour mourir ! »

Sans s'émouvoir Catherine répondit :

« C'est parce que vous devez mourir sur un gibet, c'est parce que la justice humaine vous frappe en proportion de vos crimes, qu'il vous faut songer à désarmer la justice de Dieu.

— Non, non ! s'écria Lorenzo, c'est impossible. Nous avons trop de sang aux mains... Pas de prières inutiles.

— Malheureux ! vous ignorez que la miséricorde céleste est infinie... Un moment de repentir peut vous réconcilier avec Dieu. Ne savez-vous donc pas qu'au jour terrible où notre Sauveur se laissa clouer sur une croix pour racheter les péchés des hommes, il fut placé entre deux voleurs, et qu'il accorda son salut au larron repentant ? Puisque la mort est si proche de vous, puisque rien ne pourrait vous soustraire à votre sort, songez à l'avenir, songez au Juge d'en haut qui vous fera grâce si vous le priez avec contrition. Mais si, au contraire, vous persévérez dans votre endurcissement, le supplice que vous devez subir devant le peuple ne sera qu'un faible avant-coureur de celui que vous subirez dans l'éternité ! »

En achevant ces paroles prononcées avec un saint enthousiasme, la religieuse avait écarté son manteau de bure et laissé voir un Christ qu'elle étendit vers les deux criminels. Frappés par ce langage et par ce mouvement éloquent, Lorenzo et Beppo tressaillirent ; et comme obéissant à une force d'impression irrésistible, ils s'agenouillèrent en s'écriant :

« Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de nous ! »

Catherine et Étienne tombèrent également à genoux, et l'on n'entendit plus dans ce cachot où naguère la voûte retentissait de chants sacrilèges, qu'une oraison fervente qui s'échappait en commun de tous les cœurs. . . . .

### III

Après avoir esquissé la vie privée de la sainte, nous arrivons à ce que nous avons appelé sa vie publique. Catherine, qui par ses vertus et son mérite dominait l'époque où elle vécut, devait prendre part aux grands événements qui se passèrent alors. Siècle curieux où l'on mettait les plus importantes négociations aux mains de sim-



ples moines et de pieuses abbesses, où la politique employait l'organe de ceux qui savaient le mieux prier !

C'était en 1375. Sourds à la voix du souverain pontife, les Florentins s'étaient soulevés contre l'Église romaine ; ils avaient entraîné plusieurs villes dans leur défection.

Grégoire XI répondit d'abord par l'excommunication ; puis appelant la force temporelle au secours de la force spirituelle, ce pape envoya contre les rebelles une puissante armée que commandait le cardinal Robert de Guise.

Dans leur effroi, les Florentins jetèrent les yeux sur Catherine. Ils vinrent la supplier de se rendre à Avignon, où depuis soixante-dix ans les successeurs de saint Pierre avaient fixé leur résidence pour échapper aux troubles de l'Italie.

Catherine n'hésita point à accepter cette grave mission. Elle avait une espérance au fond du cœur : c'était de ramener à Rome la papauté exilée. Grégoire XI l'accueillit avec empressement, et ne chercha pas à dissimuler l'admiration que lui inspirait la sainte religieuse.

« Allez, dit-il, retournez vers ceux qui vous ont envoyée ; apprenez-leur que je vous constitue arbitre de la paix, et que j'accepterai les conditions que vous aurez formulées. »

En approchant de Florence, Catherine entendit des clameurs tumultueuses. Son fidèle ami et serviteur Étienne l'engageait à ne pas entrer dans la cité. Elle n'écouta point ce conseil timide. Mais à peine avait-elle pénétré dans les rues, qu'elle aperçut de tous côtés des hommes armés courant soit par troupe, soit isolément. Partout on s'attaquait avec fureur aux cris de : « Mort aux Guelfes ! — Mort aux Gibelins ! »

L'unanimité des haines parut bientôt se réunir contre la sainte. Une multitude frénétique l'entoura criant : « Mort à Catherine ! » et brandissant des épées, des lances et des haches.

Insensible au danger, mais émue seulement de cette preuve inouïe d'ingratitude, Catherine voulait attendre l'effet des menaces de la foule ; ses amis l'entraînèrent malgré elle jusqu'à un couvent, lieu d'asile contre lequel vint expirer le flot populaire.

Cependant les efforts de Catherine pour ramener la paix au sein de l'Église ne furent pas inutiles. Les Florentins déplochèrent leur erreur ; alors Grégoire XI, se décidant enfin à remplir la promesse qu'il avait faite à Catherine, promesse qu'elle lui avait souvent rappelée dans ses lettres, partit d'Avignon le 13 septembre 1376, et fit son entrée à Rome, le 18 janvier de l'année suivante.

Un événement qui devait profondément affliger le cœur de Catherine fut la conséquence de la mort de Grégoire XI, arrivée en 1378.

L'archevêque de Bari, élu par quelques cardinaux, prit le nom d'Urbain VI, et choisit Rome pour le lieu de sa résidence.

D'autres cardinaux, s'étant réunis en conclave, nommèrent Clément VII, qui se retira à Avignon.

Cette double élection produisit un schisme, c'est-à-dire le désordre dans l'Église et le trouble dans les consciences.

Charles V, roi de France, reconnut Clément VII dans une grande assemblée qu'il tint à Vincennes.

De son côté, Urbain VI s'appuyait sur Catherine, qui travaillait activement à le faire reconnaître en Italie, et écrivit à ce sujet plusieurs lettres au souverain français.

Enfin, pour entraîner Charles V dans sa cause, Urbain VI comprit la nécessité de lui envoyer un homme éloquent et dévoué : il choisit le père Raymond de Capoue, directeur de Catherine. Celle-ci éprouva une vive douleur en se séparant de cet ami vertueux qui l'avait soutenue dans les rudes épreuves de l'apostolat : elle sentait qu'elle ne le reverrait plus. En effet, Raymond de Capoue était à Gênes lorsque



Catherine passa des misères de cette vie à la félicité éternelle.

C'était le 29 avril 1380. Catherine de Sienne accomplissait sa trente-troisième année ; et elle avait trouvé le temps et la force de pratiquer constamment le bien à travers de cruelles maladies, conséquence naturelle de ses austérités. Elle fut enterrée solennellement dans l'église de la Minerve, à Rome.

Dès le commencement du quinzième siècle, le duc d'Autriche, Albert, et le roi de Hongrie, Sigismond, sollicitèrent sa ca-

nonisation auprès d'Innocent VII, puis de Grégoire XII : ce ne fut que sous le pontificat de Pie II qu'elle fut terminée.

C'est sainte Catherine, vierge d'Alexandrie, que les demoiselles ont choisie pour leur patronne ; chaque année, le 25 novembre, elles ornent de riches vêtements la statue de sainte Catherine ; et l'honneur de lui poser sur la tête une fraîche couronne de roses blanches est réservé à la demoiselle qui, par son âge, doit témoigner qu'elle ne veut pas se marier.

ALFRED DES ESSARTS.

---

## MOYEN AGE.

---

Quand je vais poursuivant mes courses poétiques,  
Je m'arrête surtout aux vieux châteaux gothiques ;  
J'aime leurs toits d'ardoise aux reflets bleus et gris,  
Aux faîtes couronnés d'arbustes rabougris,  
Leurs pignons anguleux, leurs tourelles aiguës,  
Dans les réseaux de plomb leurs vitres exiguës,  
Légendes des vieux temps où les preux et les saints  
Se groupent sous l'ogive en fantasques dessins ;  
Avec ses minarets moresques, la chapelle  
Dont la cloche qui tinte, à la prière appelle ;  
J'aime leurs murs verdis par l'eau du ciel lavés,  
Leurs cours où l'herbe croît à travers les pavés,  
Au sommet du donjon leurs girouettes frêles  
Que la blanche cigogne effleure de ses ailes ;  
Leurs ponts levis tremblants, leurs portails blasonnés,  
De monstres, de griffons, bizarrement ornés,  
Leurs larges escaliers aux marches colossales,  
Leurs corridors sans fin et leurs immenses salles,  
Où comme une voix faible erre et gémit le vent,  
Où, recueilli dans moi, je m'égare, rêvant,  
Paré de souvenirs d'amour et de féerie,  
Le brillant moyen âge et la chevalerie.

THÉOPHILE GAUTIER.



## REVUE DES THEATRES.

*Les Monténégrins*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Alboize et Gérard, musique de M. Limnander.

En 1807, le traité de Presbourg avait cédé à la France les bouches du Cattaro, une partie de la Dalmatie et de l'Illyrie jusqu'à Raguse. Un corps russe, venu de Corfou, avait soulevé les habitants du Monténégro; les détachements français envoyés pour prendre possession du pays concédé, se trouvèrent enveloppés par des soldats russes auxquels s'étaient réunis une partie des montagnards. Le général Molitor se porta sur Raguse, battit les Russes, les Monténégrins, et délivra les Français. Voici l'histoire. A présent, voici la pièce dont le sujet, dit-on, est aussi de l'histoire.

Une cour d'hôtellerie plantée d'arbres; les murailles sont ornées de vigne et d'une statue de sainte; des tables, des chaises, des bancs. Au fond une grande porte laisse voir à droite des montagnes, à gauche des habitations.

Des soldats français et des montagnards sont assis et boivent. Ziska, barde monténégrin, fume, pensif, couché à côté de sa guzla (sa harpe); deux soldats, Foliquet et Roger, jouent aux cartes; Régina, servante de l'auberge, et d'autres femmes ayant des jupes bariolées et des sequins d'or dans les cheveux, versent à boire; les soldats chantent :

« En tous lieux nous vaincrons  
Amis, vive la guerre!  
Bientôt nous connaîtrons  
Tous les vins de la terre.

— Du vin! du vin!... aubergiste du diable! » crie Foliquet. Andréas paraît une bouteille à la main, et fait un geste de co-

lère. « Calme-toi ! » lui dit tout bas Régina prenant la bouteille et servant les soldats. (Deux heures sonnent.) Roger va relever les sentinelles, les soldats reprennent leurs armes et s'éloignent. Andréas fait signe à Régina de les suivre pour les surveiller, puis s'adressant à Ziska, il lui dit : « Lève toi ! notre barde, improvise quelque chant qui ranime les cœurs monténégrins ! » Ziska prend sa guzla et chante :

« Sur ces monts qui touchent le ciel  
Dieu fit naître un peuple de braves,  
Unis par un vœu fraternel,  
Effroi des nations esclaves.

Gardons toujours cette âme noble et fière  
Qui nous égale aux Romains nos aïeux,  
Car la croix sainte est sur notre bannière  
Et dans les cieux  
Notre nom glorieux.

Débris d'un empire oublié,  
Aux vivants servons de modèle,  
Notre bras frappant sans pitié  
Fut la terreur des infidèles.

La liberté sur nos monts toujours fière,  
Est digne encor des jours de nos aïeux,  
Car la croix sainte et sur notre bannière,  
Et dans les cieux  
Notre nom glorieux. »

Les Monténégrins répétaient en chœur ce refrain, Régina accourt annoncer les Français. Ceux-ci reviennent en chantant :

Honneur à la victoire et gloire à l'empereur !

Puis, Monténégrins et Français se dispersent; Régina et Foliquet s'en vont ensemble, bras dessus bras dessous.

Resté seul avec Ziska, Andréas prend sa trompe, il en tire un son prolongé... Un autre son lui répond du côté de la campagne. « Que fais tu ? demande Ziska. — Que t'importe ! répond le farouche An-



dréas dont la ceinture est chargée de kandjars. — Tu as raison, tes secrets politiques ne me regardent pas. Toi, riche chef monténégrin, tu te caches sous les grossiers habits d'un aubergiste ; moi, je ne suis qu'un pauvre barde, errant de tribu en tribu. Tu conspires ; moi, je chante. — A la bonne heure ! — Mais tu sais le motif qui m'amène ; Béatrix, mon enfant d'adoption, celle qui me fut confiée par son père expirant, où est-elle ? Oh ! j'aurais dû la garder près de moi au lieu de la donner à ta tribu. — Qu'en aurais-tu fait, toi, pauvre poète sans asile ? — — C'est vrai !... Je sais que Béatrix, obéissant à tes ordres, pénètre audacieusement au milieu de l'armée française, surprend ses projets, et te donne les moyens de les déjouer... — D'où l'as-tu appris ? — Oh ! le hasard seul. Moi aussi, je pénètre partout en chantant mes ballades. On assure que le traité de Presbourg va être rompu. — Oui ! répond vivement Andréas, si la mission de Béatrix réussit, délivré de la domination française, le Monténégro deviendra une province russe. — Une province russe ! s'écrie Ziska indigné. — Qu'est-ce que cela te fait ? — A moi ? beaucoup ! (puis se reprenant), si Alexandre allait m'empêcher de chanter... Mais où est Béatrix ? ajoute-t-il avec impatience. — Tu me demandais pourquoi ce son de trompe ; c'était pour la rappeler ; elle y a répondu. La voilà ! — Ma fille ! s'écrie Ziska, pourquoi ce retard ? — Aurais-tu couru quelque danger ? demande Andréas. — Non, mais il y a quinze jours, arrivée la nuit au pied du mont Lanowich... — Ah ! je sais tout ! s'écrie Ziska ; c'est comme si je l'avais vu, tant le récit a été fidèle... Au pied du mont Lanowich, à la lueur des torches, un groupe de Monténégrins armés de fusils.... A vingt pas devant eux un jeune homme, un officier français à genoux, priant Dieu de consoler sa mère qu'il ne reverrait plus... Les fusils s'arment, on couche en joue le jeune homme...

mais, rapide comme l'éclair, une femme s'élance... — Elle avait vu la jeunesse, la douleur, le courage du jeune Français, dit avec émotion Béatrix, elle étendit sur lui l'écharpe, signe du commandement, et le sauva de la mort... Cette femme, c'était moi ! — Mais en te faisant connaître à lui tu pouvais perdre notre cause ! s'écrie Andréas. — J'avais la tête couverte de mon voile. J'ai rendu un fils à sa mère, Dieu m'a bénie, car me voici de retour sans accident. — Sauver un ennemi !... reprend Andréas mécontent. — Ce n'était pas un ennemi, c'était un homme sans défense... Il me tendit sa croix d'honneur, et me dit d'une voix émue :

« A cette croix j'obéirai ;  
Qu'un cri de vous se fasse entendre  
Je serai là pour vous défendre  
Ou je mourrai.

Son doux regard, sa noble image, resteront gravés dans mon cœur... longtemps je le suivis des yeux, et de loin il me répétait encore :

A cette croix...

— Assez ! répond avec impatience Andréas. As-tu réussi ? — J'ai vu les chefs monténégrins, ils consentent à se trouver cette nuit au château de la Maladetta pour concerter le plan de la révolte. — Le lieu est bien choisi, reprend Ziska ; dans ce vieux manoir abandonné depuis des siècles par suite des terreurs populaires, vous ne serez pas dérangés. — Et du côté des Français, n'as-tu rien appris ? continue Andréas. — Oh ! si fait ! L'officier qui commande dans ce village a reçu ou va recevoir l'ordre de se rendre cette nuit à la Maladetta. — Dans quel but ? demande Ziska. — Je l'ignore. Il doit y aller sans escorte ; c'est un ordre secret. — Ce ne peut être que pour nous espionner, dit Andréas, et discussions-nous tuer le capitaine Sergis.... — Sergis ? s'écrie avec effroi Béatrix, c'est lui que j'ai sauvé ! Vous ne le tuerez pas ! — Sans doute, ajoute Ziska, un soldat que pro-



tège la loi des traités!... — Que m'importe! reprend le chef... s'il y va, il est perdu... (On entend la voix de Foliquet.) — Oh! mon père! dit Béatrix bas à Ziska, il faut le sauver à tout prix. — Pauvre enfant! pense le barde, elle l'aime! » (Ils rentrent tous trois dans l'hôtellerie.)

« Non, non, non, non! répète Foliquet, revenant avec Régina. — Donnez-moi votre bras, lui dit-elle. — Je n'ai pas de bras; mais écoutez-moi! — Je n'ai pas d'oreilles. — Regardez-moi! — Je n'ai pas d'yeux. — Parlez-moi! — Je n'ai pas de langue. — Mais hier, mais ce matin vous me disiez que vous m'aimiez. — Hier, ce matin, j'avais un cœur, c'est possible, c'est probable même, mais en ce moment plus de tic-tac pour vous, l'horloge est arrêtée, Régina, le service de mon officier avant tout... c'est pas galant, mais c'est la consigne. » Foliquet demande au garçon de l'auberge du feu, une bouteille de Rosolio, et va tout ranger sur une table. Régina s'offre de l'aider. « Non, répond-il, ça serait désagréable à mon capitaine. Sa pipe ici, continue-t-il se parlant à lui-même, un bon siège et un coussin sous ses pieds. — Avez-vous bientôt fini? dit Régina qui s'impatiente. — Oui, je suis à toi. (S'asseyant.) Fais-moi la cour, viens m'embrasser. — Oh! vous n'êtes pas encore mon mari! et si le régiment s'en va? — Monténégrine de mon cœur, je t'épouse, je t'emmène et je te ferai voir Paris. — Paris! le grand Paris! s'écrie-t-elle avec joie. — Oui!... Comme on te regardera! — Moi!... — Tiens! voilà monsieur et madame Foliquet! — On dira ça! — Je suis très-connu dans la capitale de l'univers... ça tient à mon grade. — Je vous croyais simple soldat? — Fi donc!... je suis brossueur. — Qu'est-ce que c'est que ça? — Une dignité de l'armée française... comme qui dirait le caissier, l'homme d'affaires, le valet de chambre de mon capitaine. Dam! pour toi je veux vivre... mais pour lui je me ferai tuer... Le voilà! silence dans les rangs...

par file à gauche.... arche!.... (Régina exécute le mouvement.) Oh! tu tournes à droite! C'est égal. (La suivant au pas), Gauche! droite!... gauche! droite... (Régina lui faisant le salut militaire.) — Voilà, brossueur! » (Elle rentre à l'hôtellerie.)

Le capitaine arrive tenant une lettre ouverte; il lit : « Commandant! vous partirez » immédiatement pour la Maladetta, vieux » château situé à quelques lieues du village » d'Alesberg; le moindre mouvement de » troupes pourrait éveiller la défiance; vous » irez sans escorte, un guide seulement; » un motif de curiosité servira de prétexte » à votre départ. Quant à la dépêche que » vous trouverez dans celle-ci, vous ne » l'ouvrirez que demain au lever de l'aurore; en cas de surprise seulement, brisez le cachet, lisez et brûlez. Je confie » cette mission à votre honneur, à votre » courage. »

« Écoute! dit-il à Foliquet. — Oui, capitaine. — Nous partons. — Oui, capitaine. — Prends un mulet pour porter nos provisions. — Oui, capitaine. » (Il fait un demi-tour et sort au pas accéléré.)

Ziska s'avance et salue le jeune officier. « Je suis enchanté de vous voir, dit Sergis, lui offrant une pipe et un verre de Rosolio; parmi tous les montagnards qui m'entourent vous êtes le seul que j'aime à rencontrer. — Qu'on dise qu'il n'y a pas de sympathie! répond le barde. — Je ne sais, maître, mais je vous soupçonne d'aimer la France. — Eh bien, oui! (Se reprenant.) Sous le rapport de l'art... comme on adore les belles et grandes choses. Au récit de tant de batailles si brillamment gagnées, souvent, malgré moi, je saisis ma guzla et j'entonne un chant de victoire. — Eh bien, à la gloire de la France! dit Sergis levant son verre. — A la gloire de la France! (Se reprenant.) Toujours sous le rapport de l'art... car, que nous importe à nous autres poètes, que le maître s'appelle Alexandre ou Napoléon? notre patrie est partout où l'on chante; notre bien c'est



notre guzla, notre liberté c'est notre cœur.  
— Vous êtes un joyeux compagnon ! —  
Plus que vous, reprend Ziska ; en voyant  
votre regard vague et tendre, je me suis  
dit : le seigneur capitaine a dans le cœur  
une passion mystérieuse. — Vous avez  
deviné ! — Comptez-moi cela, j'en fais la  
plus belle ballade !... Vous connaissez le  
nom de celle que vous aimez ? — Non. —  
Son rang ? — Non. — Sa voix ? — Non.  
— Son visage ? — Non. — La plaisante  
aventure ! — Et cependant, je ferais son  
portrait... riez tant que vous voudrez. !...  
Mais parlons d'autre chose. Savez-vous que  
vos vallées, vos montagnes, vos costumes,  
ces mœurs moitié turques, moitié ita-  
liennes, c'est très-beau et très-pittoresque,  
mais cela devient monotone... Est-ce que  
vous n'avez pas dans les environs quelques  
belles ruines, quelque vieux manoir bien  
démantelé ? — Il a reçu la dépêche de son  
général, pense Ziska. — Par exemple, le  
château de la Maladetta ? — Seigneur Dieu !  
s'écrie Régina en entrant avec Foliquet,  
on y va, mais on n'en revient pas toujours  
de ce château maudit. — Oui, dit en riant  
Sergis, des vampires, des fantômes qui  
traînent des chaînes... J'ai été bercé avec  
ces contes-là. — Il y a des choses que l'on  
doit respecter, même lorsqu'on ne les croit  
pas, seigneur capitaine, reprend sérieuse-  
ment le barde. — Allons ! maître Ziska,  
improvisez là-dessus une ballade ? — Elle  
est faite depuis plus de deux cents ans. —  
Eh bien, chantez-la !

Hélène était la dame  
De ce lieu redouté ;  
Elle vendit son âme  
Pour garder sa beauté.  
Le temps qui nous dévore,  
Lui laissa de long jours ;  
Au bout d'un siècle encore,  
On l'adorait toujours.

De la magicienne  
L'âme revient la nuit ;  
Son regard vous enchaîne  
Et sa voix vous séduit.

Des traits de son visage  
Vos yeux seront charmés ;  
Car c'est la douce image  
De ce que vous aimez.

— Bravo ! mais, Ziska, je n'en crois pas  
un mot. — Cependant il y a un demi-  
siècle à peine, c'était comme aujour-  
d'hui, un 13 septembre, anniversaire de  
la mort d'Hélène ; un jeune homme, un  
étranger comme vous, incrédule comme  
vous, osa pénétrer à la Maladetta, et à  
minuit, pour mieux l'attirer et le perdre,  
Hélène lui apparut sous les traits de celle  
qu'il aimait... le lendemain il apprit que  
celle qu'il aimait était morte. — Précisé-  
ment, dit gaiement Sergis, voilà le moyen de  
connaître ma belle mystérieuse. — Puisqu'il  
n'y a pas moyen de vous retenir, capi-  
taine, et mon âge me mettant à l'abri des  
maléfices de la châtelaine, je vous servirai  
de guide. »

Béatrix vient sous les habits d'une bohé-  
mienne ; Andréas, des Monténégrins et des  
Monténégrines la suivent. « Je n'ai pu  
l'empêcher de partir, lui dit tout bas Ziska.  
— Laisse-moi faire, » lui répond elle aussi  
tout bas. Lorsqu'elle a prédit l'avenir en  
lisant dans les mains des jeunes hommes  
et des jeunes filles : « Mon bel officier, dit-  
elle en s'adressant à Sergis, vous semblez  
dédaigner la pauvre bohémienne. — Mais,  
non, j'écoute et j'applaudis. — Vous ne  
me consultez pas ; vous avez peur... — De  
tes prédictions ? — Ne me défiez pas ! mon  
officier. — Pour peu que cela te fasse plai-  
sir... voici ma main ! — Dans cette ligne,  
dit-elle, je vois que vous avez votre mère...  
vous lui avez écrit... en ce moment elle  
lit votre lettre... elle s'effraye au récit du  
danger que vous avez couru, elle pleure de  
joie... voilà pour le passé. Seigneur ca-  
pitaine, voulez-vous l'avenir ?... Vous allez  
partir pour la Maladetta ; mais si vous y  
allez, celle que vous aimez mourra ! »  
Sergis paraît un moment fort agité. « Eh  
bien ? lui demande Ziska. — Eh bien...  
nous partons ! » répond-il. Béatrix, déses-



pérée, courait à la Maladetta afin de le devancer... Roger l'arrête, il l'a reconnue; c'est la jeune fille qui est venue espionner l'armée. Les soldats l'entraînaient en prison, Béatrix chante de loin :

« A cette croix j'obéirai ;  
Qu'un cri de vous se fasse entendre,  
Je serai là pour vous défendre  
Ou je mourrai.

Sergis se souvient de ses paroles, fait signe aux soldats de rendre la liberté à Béatrix, qui revient, et lui présente sa croix d'honneur. « Que tu sois un démon ou que tu sois un ange, je t'aime ! lui dit-il. — Moi, je ne t'oublierai jamais ! » répond-elle en lui faisant un signe d'adieu, puis elle s'éloigne en toute hâte avec Régina. Sergis, Ziska et Foliquet se disposent à partir.

Une vaste salle gothique du château de la Maladetta. Au fond, un portrait de femme en costume du seizième siècle ; au bas du cadre est écrit : Hélène, 13 septembre 1507. De chaque côté sont attachés des drapeaux ; à droite, une estrade en pierre sur laquelle on descend par un large escalier ; à gauche, une porte donnant sur une terrasse en ruines, au delà de laquelle on aperçoit la mer. Un canapé, des chaises gothiques, une table, une cheminée ornée de candélabres dont les bougies sont à moitié brûlées. Il fait nuit. La scène n'est éclairée que par la lune ; le vent souffle avec violence.

Foliquet tremble... En sa qualité de Breton, il a peur des fantômes, et n'est brave que sur le champ de bataille. Il allume les bougies, fait du feu, et apprête le souper. Pendant ces préparatifs, Sergis se dit : « Tuons le temps jusqu'au point du jour ; je trouverai bien alors le moyen d'éloigner Ziska et de lire la dépêche de mon général. » De son côté, Ziska se demande « quelle est cette dépêche du général, et si cet officier en est porteur ? » car le barde est le chef des Monténégriens qui veulent rester sous la domination française. Sergis lui donne à entendre qu'il n'est venu que dans l'espoir de voir sa belle mystérieuse, et comme preuve il fait placer

pour elle un troisième couvert, puis Ziska et lui se mettent à table. (On entend un coup de feu au dehors.) « Si c'était une surprise ! dit le soldat s'armant d'un pistolet. Cap'taine ! ne bougez pas... je vais voir, dit-il en sortant. — Qu'est-ce que cela veut dire ? demande Sergis portant la main à sa dépêche. — Rappelez-vous la tradition, répond le barde... Ce coup de feu vient de frapper celle que vous aimez. — Béatrix morte ! s'écrie Sergis effrayé. Oh ! non... c'est impossible ! Ce diable d'homme... avec son sang-froid et ses ballades... — Ah ! voilà que vous avez peur. — Moi ! Écoutez ! (Prenant sa coupe et se tournant vers le portrait.) Je bois à toi, fatale châtelaine ; viens verser dans ma coupe l'oubli, le philtre ou le poison. » (On entend sonner minuit : les lumières du fond s'éteignent au souffle du vent ; de l'escalier à droite on voit descendre et s'avancer une femme vêtue de blanc, couverte d'un long voile, et tenant une aiguère d'or.) « C'est Hélène ! » dit Ziska qui disparaît par la porte à gauche. Sergis resté seul s'avance vers le fantôme et lui présente sa coupe. (Le fantôme n'est autre que Béatrix.) Elle lui verse de la liqueur contenue dans son aiguère d'or ; il boit d'un trait, rejette la coupe, et fait signe à Béatrix d'approcher. « Je viens à ton appel, ô toi qui m'as aimée, lui dit le fantôme. — Qui donc es-tu ? — Regarde ! (Elle lève son voile.) — Béatrix ! » s'écrie-t-il stupéfait. Elle lui parle comme si elle habitait l'autre monde, et le capitaine lui disait à ce sujet les plus tendres choses... tout à coup il se laisse tomber sur le canapé, se débat contre le sommeil qui s'empare de ses sens, prend la dépêche de son général, la décachète, veut la lire, retombe, et dit à Béatrix : « Si vous... m'aimez... en cas de surprise... la dépêche... lisez et brûlez !... il y va de ma vie... de mon honneur. » Béatrix ramasse la dépêche, la lit à voix basse, et la brûle ! Ziska accourt. « J'ai rempli la promesse que j'ai faite à Andréas, dit Béatrix lui montrant le ca-



pitaine endormi; il n'a pas vu les chefs monténégrins, il ne pourra les entendre; il est sauvé! — Il est perdu! répond le barde. Les chefs savent que ce Français ne venait pas pour les épier, mais pour remplir une mission. Convaincus qu'elle doit leur être funeste, ils veulent la mort du capitaine. » En effet, des femmes accourent guidées par Régina; elles entourent et protègent Sergis endormi; les chefs monténégrins s'élancent sur lui armés de poignards; les femmes se jettent à leurs genoux : « Au nom de la patrie ! s'écrie Béatrix, soyez généreux ! — Non ! la mort ! la mort ! — Honte au soldat qui tue un soldat désarmé ! » dit le barde retenant le bras d'Andréas.

La plate-forme du château. A gauche, des bâtiments; à droite, des tours à moitié ruinées; plus loin, des rochers. En face, le golfe de Cattaro. Le jour paraît.

Sergis est prisonnier; il doit être fusillé dans la matinée. Foliquet est libre; Béatrix et Régina, par des présents, sont sorties pour gagner les sentinelles. Des Monténégrins viennent annoncer à Ziska que leurs amis sont réunis et que les Français, depuis l'aurore, se tiennent sous les armes, attendant un signal pour se porter en avant. Sergis s'avance lentement, cherchant à rassembler ses idées; il croit avoir fait un rêve. « Seigneur capitaine, lui dit Ziska, les moments sont précieux, dans une heure vous allez mourir!... Il faut que je vous sauve, vous et l'indépendance de mon pays. — Est-ce un piège nouveau? demande le prisonnier. — Ah! répond Ziska, si vous avez cru qu'une vague sympathie de poète m'entraînait vers vous, vous vous êtes trompé, capitaine... Écoutez!... Préparé par moi, par mes amis, un mouvement en faveur de la France est sur le point d'éclater. Un signal donné par le général français doit nous avertir qu'il est prêt à nous seconder. Ce signal, c'est le but de la mission que vous avez en vain voulu me cacher. — Ce signal! répond Sergis, avec douleur, je ne le con-

naîs pas. Quand je me suis réveillé, j'ai cherché la dépêche... je ne l'avais plus! — Ah! dit Ziska, c'est Andréas qui seul peut l'avoir prise! Mais la ruse, la force, je vais tout employer pour connaître cette dépêche d'où dépend votre vie et le salut du Monténégro. » (Il sort précipitamment.)

« La vie! dit Sergis découragé, que veut-il que j'en fasse? je n'ai pu remplir la mission confiée à mon courage, je suis tombé dans les pièges d'une femme qui se fait un jeu de la trahison... — C'est une injustice! s'écrie Foliquet en entrant. — Qu'as-tu donc? — Ces gredins-là ne veulent pas me fusiller avec vous. — Et ton vieux père? — Il pleurera, c'est sûr, mais il dira : T'as bien fait, mon fils! — Que reste-t-il dans ta ceinture? — Trois mille francs en beaux napoléons. — Tu les porteras de ma part à ton père. — Oh! merci, mon capitaine... Pauvre père!... le voilà riche... il n'a plus besoin de moi... Oh! je trouverai bien le moyen de vous rejoindre. — Tu voudrais te tuer? — Non, c'est mal, et là-haut je veux être dans la même garnison que vous; mais s'ils ont vingt balles pour mon brave capitaine, je m'élancerai... et il y en aura bien une pour son pauvre brosseur. — Assez... assez!... Tu ne m'as jamais désobéi? — Jamais! — Tu vivras! — Mais... — Je t'en prie... — Oui, capitaine. — Tu as un dernier service à me rendre. Je laisse une femme que j'aime, et qui m'aime saintement, celle-là... c'est ma mère. — Oui, capitaine. — Tu me remplaceras auprès d'elle, tu lui diras que mon seul regret a été de ne pas l'embrasser avant de mourir. — Oui, capitaine!... (Il pleure.) — Merci, mon ami. » (Sergis rentre dans sa prison.)

Béatrix et Régina arrivent. Béatrix se dépouille de sa croix, de ses sequins, de ses bracelets, et les donne à Régina. « Déjà trois sentinelles sont gagnées, lui dit Béatrix, va gagner les autres. Si tu réussis, agite ton écharpe. — Je vais avec toi, ajoute Foliquet. — Mais si on vous tue? lui dit Béatrix. — Mourir pour mon capitaine!



mais c'est pour ça que j'ai été créé et mis au monde ! » Foliquet sort avec Régina. Béatrix regarde du haut de la plate-forme, voit la jeune fille agiter son écharpe, et s'écrie : « Sergis est sauvé ! » Sergis sortait de sa prison. En voyant Béatrix, il l'accuse d'avoir trahi celui qui l'aimait, de l'avoir vendu à ses ennemis. — Mais, répond Béatrix, ce sommeil, c'était pour sauver ta vie !... Tout est préparé pour ta fuite... Viens !... — Il valait mieux me laisser mourir... car j'ai trahi la confiance de mes chefs. — Et moi, n'ai-je pas pour toi mérité la haine et le mépris des mes compatriotes ? — Eh bien, je ne veux pas de la vie à ce prix. — Que m'importe ? je brave tout pour sauver ton honneur. — Alors, parle !... Cette dépêche... que disait-elle ? — « Dans la salle d'armes du » château de la Maladetta est l'étendard vé- » néré des Monténégrins... Aux premiers » feux du jour, vous l'arborerez sur la tour » de la Trinita. » — Cet étendard ! s'écrie Sergis, je l'ai vu cette nuit... Courons !... (Le barde paraît.) — Il n'est plus temps ! dit-il ; ce signal, tu devais le donner au lever de l'aurore... Les Français l'ont vainement attendu... ils s'éloignent... Andréas triomphe... et tous les trois nous n'avons plus qu'à mourir ! — Ziska ! s'écrie Sergis, sauve Béatrix ! — Non ! reprend-elle, devant Dieu je suis ta femme ; si tu meurs, je dois mourir. — Eh bien, dit Ziska, nous quitterons la vie en nous donnant la main. » (Foliquet entre couvert de poussière, le bras gauche en écharpe.)

« Vous parlez de mourir ! s'écrie-t-il, et le régiment qui vient nous délivrer au pas de charge ! — L'armée française n'est donc pas partie ? demande Sergis. — L'armée française !... J'en viens... (Montrant son bras.) Voyez plutôt la feuille de route que m'ont signée les Monténégrins. — Blessé ! s'écrie Béatrix. — Ne faites pas attention. — Comment se fait-il ? demande Ziska. — Voilà ! Quand j'ai vu que vous alliez mourir, dit-il, s'adressant à son capitaine, j'ai pensé qu'il n'y avait qu'un moyen de

vous sauver.... c'était d'aller prévenir les camarades... Le mulet était là, j'enfourche l'entêté... A la première ligne... on tire sur moi... rien ! A la seconde ligne, pan !... rien encore ; nous allions ventre à terre... — Qui vive ?... — Ami !... C'étaient nos avant-postes qui se préparaient à filer. Alerte ! que je crie, périssent l'univers, et tout le tremblement, mais sauvez mon capitaine ! Et les coups de fusil d'alarme retentirent jusqu'au camp. Je renfourche l'entêté... il ne galopait plus, il volait.... mon âme lui était passée dans les jambes ! A la première ligne, même jeu... pan !... rien. A la seconde... pan !... touché ! — Brave garçon ! dit Sergis lui tendant la main. — Les Français arrivent ! s'écrie Ziska ; il faut que le refrain du barde aille porter d'écho en écho ce chant de délivrance qui fera accourir nos amis. (S'approchant de la plate-forme, et prenant sa guzla, il chante en s'accompagnant.) « Monténégro, Dieu te protège ! » Un chœur dans le lointain répète : « Monténégro, Dieu te protège ! » (On entend gronder le canon). — Entendez-vous le camarade ? s'écrie Foliquet. — Il annonce notre délivrance, dit Ziska à Sergis. — Et mon bonheur, » ajoute le capitaine tendant les bras à Béatrix.

En ce moment, de tous côtés on voit arriver des Monténégrins et des soldats français ; ceux-ci vont à Sergis, et l'entourent ; d'autres escaladent les créneaux ; des Monténégrines portant des palmes, les agitent devant les soldats ; Sergis saisit le drapeau français ; Ziska, celui de son pays, ils chantent :

« Monténégro, Dieu te protège !  
Et tu seras libre à jamais  
Comme la neige  
De tes sommets. »

(Pendant que les Monténégrins répètent ce chant, Sergis et Ziska unissent les deux drapeaux ; Sergis tend la main à Béatrix, Régina s'empare du bras de Foliquet ; les Français et les Monténégrins se tiennent



embrassés et la toile tombe sur ce tableau.)

Le poëme de M. Alboize est intéressant, et la musique de M. Limnander, à la fois

savante et dramatique, a obtenu un beau et légitime succès.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

# EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DU V<sup>e</sup> NUMÉRO.

*Réponse.* Le roi Jean, prisonnier après la funeste bataille de Poitiers, et touché des soins pieux que lui rendit pendant sa captivité le second de ses fils, le jeune prince Philippe, lui donna, avec le consentement du dauphin, qui fut depuis Charles V, le beau duché de Bourgogne, lequel, par extinction d'héritier mâle, à la mort de Philippe de Rouvre, venait de retourner à la couronne. Philippe, sorti de la prison anglaise, prit possession de son domaine, et par son mariage avec Marguerite de Sicile, devint aussi le maître du riche comté de Flandre. On sait quels redoutables voisins furent pour la France ces puissants ducs de Bourgogne. Jean Sans-peur, fils de Philippe, ouvrit l'entrée du royaume aux Anglais; Philippe le Bon les y maintint pour venger le meurtre de son père, assassiné à Montreuil. Charles le Téméraire alluma la guerre du Bien public, et ne cessa d'être hostile à la France pendant tout le cours de sa vie. Mais ce prince guerrier, qui avait l'âme et les vertus d'un soldat, plutôt que celles d'un souverain, venait de succomber, entouré de sa noblesse, sur le champ de bataille de Nancy (1477); son héritage passait à son unique enfant, Marie, duchesse de Bourgogne. Elle se trouvait, à vingt ans, maîtresse de possessions bien vastes, il est vrai, mais appauvrie d'hommes et d'argent par des guerres continuelles; entourée de voisins dangereux, irrités de la longue suprématie exercée en Europe par la maison de Bourgogne et convoitant ces belles provinces, tombées aux faibles mains d'une femme. Marie avait auprès d'elle quelques vieux et fidèles ser-

viteurs de son père, mais elle s'apercevait qu'ils excitaient la haine et la méfiance des communes flamandes dont l'appui lui était nécessaire. Sa main était devenue un objet de dispute pour les princes de l'Europe: l'empereur Frédéric réclamait les promesses du duc Charles, qui avait fiancé sa fille au jeune duc Maximilien. Le roi de France voulait faire épouser à mademoiselle de Bourgogne le jeune dauphin, encore enfant, afin de réunir à la couronne, par cette alliance, le duché de Bourgogne, le comté de Flandre, l'Artois et le Ponthieu; mais les cités flamandes, et surtout la ville de Gand, s'opposaient énergiquement à ce dessein. Les Flamands détestaient la domination française, et ils craignaient surtout de tomber aux mains de Louis XI; aussi, apprenant que deux conseillers de la jeune duchesse, les sires de Hugonet et d'Imbercourt, appuyaient auprès d'elle les propositions du roi de France, les Gantois s'emparèrent de leurs personnes et les jetèrent en prison. Leur procès fut promptement instruit, et ils furent condamnés à mort, non sans avoir subi tous deux une violente torture. (La principale charge qu'on leur imputait était d'avoir violé les privilèges de la ville de Gand, crime qui méritait la mort.) Aussitôt que mademoiselle de Bourgogne eut connaissance de la sentence et qu'elle sut qu'on allait mener à l'échafaud les vieux serviteurs de son père, les dévoués conseillers de sa jeunesse, elle sortit à pied de son logis, et courut à l'hôtel de ville demander la grâce de ses fidèles amis. Elle ne fut pas écoutée. « Assurément, lui dit le grand



doyen des métiers, c'est bien sans cause qu'ils sont condamnés; mais voyez tout ce peuple en fureur, il faut bien le contenter. » Alors, elle courut à la place du Vendredi, où l'échafaud était dressé. Tout le peuple y était rassemblé et en armes. Hugonet et Imbercourt y arrivèrent, les membres brisés, mais la contenance pleine de courage. Mademoiselle de Bourgogne, à leur aspect, fondit en larmes, et, les mains jointes, elle demanda grâce au peuple. Une partie des assistants allait se rendre à ses prières, et criait qu'il fallait lui faire ce plaisir, lorsque ceux qui voulaient la mort, et qui étaient plus nombreux, commandèrent aux bourreaux de faire leur office. Ils obéirent, et Marie vit tomber la tête de ses vieux conseillers. On la ramena à demi morte en son hôtel. Ces événements augmentèrent encore le trouble qui régnait dans les états de la duchesse. Le roi de France s'avança en armes pour soutenir les droits de la couronne sur une partie des états de Marie. Il prit Arras, Quesnoy, Avesnes et quelques autres villes, et malgré cette agression à main armée, il essayait encore de renouer le plan de mariage avec le dauphin. Pour en venir à bout, il envoya plusieurs ambassades à mademoiselle de Bourgogne; mais les ambassadeurs étaient choisis suivant les goûts de ce prince, qui ne cherchait dans ses serviteurs que l'esprit de ruse et de dissimulation, sans s'inquiéter de l'élévation de l'âme ou du rang. Donc, l'ambassadeur fut Olivier le Dain, valet-de-chambre barbier de Louis XI. Marie refusa de l'écouter; ses peuples de Flandre voulaient la marier à Adolphe de Gueldre; mais elle avait en juste horreur ce prince, que le renom public accusait de parricide. Isolée, entourée d'embûches et d'ennemis,

la royale orpheline écouta ses conseillers qui lui rappelaient les promesses du duc Charles à Maximilien d'Autriche; ses ambassadeurs furent invités à se présenter, et elle les accueillit favorablement, disant : « Je reconnais que monsieur mon père, à qui Dieu fasse grâce, a consenti et accordé le mariage du fils de l'empereur et de moi. » Aussitôt que le jeune prince eut connaissance de ces bonnes nouvelles, il se rendit à Gand et il y reçut la main de l'héritière de Bourgogne. Ce mariage fut heureux, car madame Marie, pleine de vertus, de douceur, de bonne grâce, aimait son mari et en était tendrement aimée; mais les désastres publics assombrèrent souvent leur union. Le roi de France continua la guerre, plusieurs places importantes tombèrent encore entre ses mains; le désordre des finances ne se réparait pas, les bonnes villes de Flandre étaient toujours turbulentes, et elles prirent en grande antipathie le duc Maximilien. Ce fut au milieu de ces troubles continuels que la pauvre duchesse passa sa courte vie. Blessée dans l'aine à la chasse, elle mourut d'une plaie que son extrême pudeur lui fit longtemps dissimuler. Sa mort arriva le 27 mars 1482, à l'âge de vingt-cinq ans, après cinq ans d'un règne malheureux et tel que ne le méritaient pas ses vertus et son innocence.

Elle laissa ses domaines à son fils Philippe le Beau, qui les transmit à Charles-Quint, lequel était, du chef de son aïeule Marie, duc de Brabant, comte de Flandre, etc.; du chef de sa mère, Jeanne la Folle, roi d'Espagne et des Indes, et enfin, par élection, empereur d'Allemagne.

La duchesse Marie est ensevelie, à côté de son père, dans l'église cathédrale de Bruges.

E. R.



## Economie Domestique.

### VINAIGRE PRINTANIER.

Ayez une cruche en terre, remplissez-la aux trois quarts avec de bon vinaigre blanc. Lorsque votre cuisinière a épluché une salade, ce qui lui reste de cerfeuil, estragon, pimprenelle, cresson alénois, branches de céleri vert, ciboule ou civette, qu'elle le jette dans la cruche, qu'elle y ajoute trois ou quatre gousses d'ail ; lors-

que la cruche est suffisamment pleine, que l'automne va finir, vous passez ce vinaigre à travers un filtre de papier joseph placé dans un entonnoir, posé dans une bouteille, et, tout l'hiver, lorsque cerfeuil, estragon, etc., manquent pour vos salades, vous vous servez de ce vinaigre qui a pris le goût de ces végétaux.

## CORRESPONDANCE.

Décidément, ma chère amie, il n'y a plus de printemps en France, il pleut, il vente, il gèle, et, comme on ne sait que faire en un logis à moins qu'on n'y travaille, je vais t'expliquer notre planche VI.

Le n° 1 est un col que l'on brode au plumetis. Les ronds qui ont un point au milieu sont des œillets. Tu couvres d'un feston la ligne du bas et la ligne de chacun des côtés, puis tu y couds un gros picot. Pour col de petite fille, pour manchettes, tu peux ne broder que l'œillet et la dent qui forment le bord. Cette dent se brode dans sa largeur, et non à partir du bas.

Les n°s 2 et 3, *Onésime* et *Rosine*, sont deux noms pour mouchoirs du matin.

Le n° 4 et le n° 5 sont deux des quatre sujets que tu m'as demandés pour broder au point d'armes, aux coins d'un fin mouchoir de batiste. Tu sais que ce mouchoir doit se monter sur un petit métier.

Le n° 4 s'exécute ainsi : Les feuilles et les fleurs au passé, tous les traits qui forment les épines, les herbes, la corbeille,

les oiseaux, au point de tige ; pour l'œil des petits oiseaux tu fais un nœud, pour l'œil de leur mère tu fais un nœud au bas du sourcil. Quant au n° 5, ce pavillon chinois, tu emploies le point de cordonnet pour toutes les lignes ; les festons du dôme et les ronds se brodent au passé, ainsi que la banderolle et le croissant ; les deux fenêtres et la porte se remplissent par différents points à jour, les pierres du pont chinois et les pierres inégales se font en points de tige, ou se couvrent d'un point coulé (espèce de point arrière allongé que l'on contrarie à chaque rang), l'arbre, l'eau, les cascades, les herbes et le Chinois se font en points de tige... Enfin, ton bon goût décidera du point qui rendra le mieux ce dessin. Au mois de juillet tu auras les deux autres sujets.

Le n° 6 est un coin de mouchoir qui se continue ; il est en broderie anglaise, c'est-à-dire, en points de feston ou de cordonnet ; les ronds se découpent ainsi que les espaces qui se trouvent entre la ligne



qui forme un O, et les quatre lignes qui forment une espèce de losange. Ce dessin, tu le brodes au bas d'un jupon, au col, au devant et aux manches d'une camisole, tu en fais des bandes pour garnir un canezou de percale, le bas d'un pantalon, une taie d'oreiller.

Le n° 7 est un dessin de voilette qui se fait en beau tulle de Bruxelles, et se taille sur un mètre de large et 40 centimètres de haut ; il se brode en reprises, au crochet, ou en application ; cette dernière manière est la moins employée aujourd'hui. Ces espèces de cartouches et ces espèces de fleurs peuvent être en tulle à gros réseaux ; ce qui remplace des points à jour. Les demi-voiles se cousent au bord des chapeaux.

Avec ce dessin tu peux faire une haute dentelle pour servir de volant.

Avec le semé, tu peux broder un gilet d'homme : en cordonnet de soie grise, sur casimir gris plus pâle que la soie — en coton blanc, retord, sur piqué blanc ou jaune.

Le n° 8 est une petite dentelle au crochet pour garnir : jupon — pantalon — bonnet de nuit — camisole — peignoir.

Le n° 9 est un dessin que je nommerai : tricot gâteau d'abeilles.

Achète de la laine noire, de la laine rouge, et deux aiguilles en bois.

Pour trois alvéoles, il faut 26 mailles ; pour six, 50 ; pour neuf, 74, etc. Lorsque tu auras le nombre voulu pour ce que tu dois faire, tu ajouteras 2 mailles.

1<sup>er</sup> tour, prends la laine noire, monte 26 mailles comme pour une jarretière.

2<sup>e</sup> tour, à l'envers.

3<sup>e</sup> tour, à l'endroit.

4<sup>e</sup> tour, à l'envers. Ceci forme le bas de ce dessin.

5<sup>e</sup> tour, à l'endroit. Prends la laine rouge. Avec ton aiguille de droite, prends, sans les tricoter, deux mailles que tu fais glisser de dessus ton aiguille de gauche sur ton aiguille de droite — tricote 6 mailles — fais-en glisser deux — tricote 6 mailles

— fais-en glisser deux — tricote 6 mailles et fais-en glisser deux.

6<sup>e</sup> tour, à l'envers. Fais glisser deux mailles — tricote 6 mailles, et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'aiguille.

7<sup>e</sup> tour, à l'endroit, et de même que le 5<sup>e</sup>.

8<sup>e</sup> tour, à l'envers, et de même que le 6<sup>e</sup>.

9<sup>e</sup> à l'endroit.

10<sup>e</sup> à l'envers.

11<sup>e</sup> à l'endroit.

12<sup>e</sup> à l'envers.

13<sup>e</sup> à l'endroit. Reprends la laine noire.

Tricote toutes les mailles : celles tricotées et celles qui ne l'ont pas été.

14<sup>e</sup> tour, à l'envers, de même que le 13<sup>e</sup>.

15<sup>e</sup> à l'endroit.

16<sup>e</sup> à l'envers.

17<sup>e</sup> à l'endroit. Reprends la laine rouge.

Tricote 4 mailles — fais glisser deux mailles — tricote 6 mailles — fais glisser deux mailles — tricote 6 mailles — fais glisser deux mailles, et tricote 4 mailles.

18<sup>e</sup> tour, à l'envers, semblable au 17<sup>e</sup>.

Et continue ainsi alternativement à l'endroit et à l'envers jusqu'au 26<sup>e</sup> tour, alors tu reprends à partir du 5<sup>e</sup> tour.

Lorsqu'un tabouret est usé, on le recouvre avec ce dessin, mais il faut alors que le tricot soit plus gros que ce modèle — lorsque des bras de fauteuil sont usés, on les recouvre aussi avec ce dessin — on a soin de choisir les laines de manière à ce que celle qui forme le fond du gâteau d'abeilles soit pareille au fauteuil, et que celle qui forme le tour des alvéoles soit toujours d'une autre couleur, et plus foncée. Si ce fauteuil avait un galon, il faudrait que le tour de l'alvéole fût de sa couleur.

Ce tricot sert aussi à faire des bourses. Alors on emploie du fil d'or et du cordonnet bleu — ou du cordonnet couleur d'or et du cordonnet marron.

Le n° 10 est une des quatre parties qui forment un sac à tabac. Ce sac se fait en casimir ou en mérinos : blanc — gros vert — rouge ou bleu-Joinville ; ou bien une des



quatre parties se fait blanche, l'autre bleu-Joinville — l'autre verte et l'autre rouge. Une soutache de soie orange suivrait tous les dessins formés de deux lignes, et les autres dessins seraient faits en points de tige avec du cordonnet orange.

On pourrait encore donner à ce sac un air mauresque. On le taillerait d'abord en casimir ou en mérinos blanc. Cette espèce de forme de tulipe serait en casimir rouge; au milieu, cette espèce d'ornement qui à 6 pétales serait en casimir gros vert, et cette espèce de cœur (une des couleurs du jeu de cartes) qui se voit dans le haut, serait en bleu-Joinville; la jonction de ces différentes couleurs serait recouverte d'une soutache orange cousue, des deux bords, avec du cordonnet orange. Le reste du dessin serait brodé avec un fil d'or, au passé et en points de tige.

Le n° 11 est un des côtés d'une pèlerine.

Le n° 12 est le dos.

Cette pèlerine se taille en étoffe pareille à la robe; se garnit tout autour d'un passepoil rabattu sur la pèlerine, se ferme du haut par trois brides et trois boutons, et s'orne tout autour d'une garniture en étoffe pareille, haute, à partir du chiffre 8 jusqu'aux chiffres 7 et 1/2, de 4 centimètres, augmentant jusqu'à la hauteur des chiffres 24, où elle doit être haute de 10 centimètres, et continue ainsi jusqu'aux chiffres 24, qui doivent se trouver à l'autre côté du devant, pour diminuer ensuite jusqu'aux chiffres 7 et 1/2 et 8. Cette garniture se festonne ou s'ourle; elle se coud en laissant sur la pèlerine une tête haute de 2 centimètres. Les devants et le derrière se réunissent avec un passepoil placé entre eux.

Le n° 13 est la moitié du dos d'un mantelet.

Le n° 14 est un des côtés.

Ce mantelet se taille en organdy uni, en mousseline brodée au crochet; il se festonne tout le long du devant depuis les chiffres 12

jusqu'aux chiffres 85. En mousseline brodée au crochet, il se garnit d'un passepoil de mousseline unie, sous lequel on coud, froncée, une bande de mousseline brodée au crochet, haute de 12 centimètres, et festonnée. Cette garniture doit être à peine froncée à partir des chiffres 25 jusqu'aux chiffres 85. 12 centimètres au-dessus, on coud une autre bande, déjà cousue sous un passepoil de mousseline unie; cette seconde garniture vient finir en mourant aux chiffres 27.

Les demoiselles portent ces mantelets en taffetas noir ou de la couleur de leur robe, et les garnissent d'un taffetas pareil, découpé à l'emporte-pièce ou d'une frange en soie. Elles les portent aussi en jaconas pareil à leur robe; la garniture alors est ourlée et cousue à plis ronds, avec une tête de 2 centimètres. Ces jaconas doivent avoir peu d'envers.

Les dames portent ces mêmes mantelets, en taffetas noir, ou : gros vert glacé de noir, maron glacé de noir, et les garnissent de deux rangs de dentelle. En taffetas rose, bleu ou blanc, elles ne les garnissent que d'un taffetas pareil, découpé à l'emporte-pièce.

Pour les petites filles, ces mantelets se croisent sur la poitrine et s'attachent derrière avec une épingle comme on attacherait sous son menton les barbes d'un bonnet.

Je te quitte pour ce soir. Bonne nuit!

Quand j'ai commencé ma lettre, je grelotais; quand je la reprends pour la finir, je suis en eau... Et l'on s'étonne que les Français soient changeants! mais ils changent comme leur atmosphère, *Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es...* Enfin! *Il faut prendre le temps comme il vient, et les gens comme ils sont!* Ne sois pas étonnée de mon amour pour les proverbes, *Don Quichotte* est un des premiers livres que j'aie lus, *Sancho Pança* fut mon premier ami, et tu sais le pouvoir que nos premières lectures conservent sur nos pensées, sur nos actions, sur toute notre vie...



Mais mes réflexions ne sont pas très-intéressantes, et j'aime mieux te raconter ce que j'ai fait par un de ces beaux jours dont depuis trois mois le ciel nous était si avare.

J'avais mis une robe de mousseline de laine chocolat, à dessins blancs imitant le foulard, un mantelet de mousseline brodée au crochet, un chapeau de grosse paille, orné autour de la passe et du bavolet d'une petite ruche de taffetas gros-bleu, un voile de gaze gros-bleu, des gants de fil d'Écosse gris, des bottines de toile écrue, et une ombrelle gros-bleu. J'allai cogner à la porte du cabinet de mon père, je craignais qu'il n'eût oublié notre visite rue d'Aumale. « Ah! ah! dit-il en quittant son journal, vous êtes prête aujourd'hui la première, mademoiselle, c'est bien! A propos! reprit-il en me regardant, tu as une toilette qui me plaît, elle ne te fera pas remarquer. Si tu savais comme cela embarrasser un père, un mari, un frère, quand il donne le bras à une femme que les hommes regardent. — Cependant, père, vous ne disiez pas cela le jour de votre bal... il m'a semblé que vous étiez heureux de mes succès. — C'est bien différent! ceux qui te regardaient étaient mes amis... ils te connaissaient... mais une femme perd de sa considération quand un étranger, un passant, un commissionnaire du coin de la rue peut la remarquer... parler d'elle... tu comprends? — Oui, père, et je prendrai soin à l'avenir de n'être connue que de ma famille et de nos amis. » Je pris sa main, l'appuyai sur mes lèvres, et nous partîmes.

Florence était à sa fenêtre, elle guettait notre arrivée. « Je t'attends avec impatience, me dit-elle, j'ai un projet de promenade, nous allons explorer notre quartier. — Oui, nous allons faire quelque découverte, répondis-je avec joie, il va nous arriver quelque événement, quelque aventure. — J'espère bien que non, » répondit-elle sérieusement. Elle avait une robe de ja-

conas fond blanc, à courant de petites fleurs — une écharpe de mousseline unie, festonnée tout autour, — une capote de gros-de-Naples blanc, des gants de Suède, une ombrelle et des bottines vertes. Nous entrâmes au salon prévenir nos pères de notre sortie, et nous partîmes accompagnées d'une ancienne femme de charge que Florence occupait à raccommorder le linge.

« Ce n'est pas par l'élégance et la richesse des magasins que brille notre quartier, me dit-elle; mais regarde ces maisons ornées de statues, on se croirait au milieu de Rome ou d'Athènes; celles-ci avec leurs créneaux, leurs tourelles, leurs fenêtres en ogive, on se croirait en plein moyen âge, et celles-là, avec leurs frais jardins, leurs grands arbres, on se croirait à la campagne.... Pourquoi as-tu un voile gros-bleu? reprit-elle en me regardant, est-ce que tu as la vue faible? — Non, mais la réverbération du soleil sur les pavés, sur les murailles, me brûlerait les yeux, me ferait rider le front... En voyage je mets des lunettes bleues. — Voilà pourquoi vous paraissiez toujours jeunes, vous autres Parisiennes, reprit en riant Florence, et je ne m'étonne plus de ce que disait Rivarol: « Les femmes de province ont dix ans de plus que celles de Paris. » — Voilà un pâtissier; veux-tu me permettre de t'offrir des gâteaux? — Volontiers, ce sera un prétexte pour boire un verre d'eau, la chaleur est si forte! »

En sortant de chez le pâtissier une petite fille passait, elle me regarda. « Voudrais-tu un gâteau? lui dis-je. — Non, mademoiselle (nous suivions le même chemin que la petite fille). — Veux-tu de l'argent pour en acheter un? — J'aimerais mieux acheter du pain à mes petits frères. — Tiens! voilà deux sous. — Merci, mademoiselle, — Tu n'as rien à me demander? — Non, mademoiselle. — Ce paquet que tu caches dans ton tablier, c'est de l'ouvrage que tu reportes et que fait ta mère. — C'est du linge que je porte au Mont-de-piété. —



Combien en auras-tu ? — Trois francs, mademoiselle. — Les voilà ! » Comme je refermais ma bourse la petite fille disparut. « Suivons-la, » me dit Florence. Nous arrivâmes en même temps qu'elle rue Saint-Lazare, devant une allée; nous entrâmes dans une maison assez propre, nous prîmes un escalier en bois, et, au premier, sur la cour, nous vîmes une femme entourée de deux jeunes enfants; la petite fille racontait ce qui venait de lui arriver, lorsque se retournant elle nous aperçut sur le seuil de la porte. La femme nous fit entrer; quand nous fûmes assises, elle nous dit que son mari était menuisier, qu'il gagnait 4 fr. par jour, qu'elle avait un fils de quinze ans qui gagnait 25 fr. par mois pour porter les journaux d'un cabinet de lecture; mais cela ne nous suffit pas, ajouta-t-elle; la vie est si chère à Paris! — Votre mari vous donne-t-il tout ce qu'il gagne ? — Non, mademoiselle, répondit-elle en baissant la tête, mon mari trouve que je ne le nourris pas assez bien; le dimanche et le lundi il dîne au restaurant, c'est ce qui nous ruine. — Oui, cela prive vous et vos enfants d'une meilleure nourriture et du plaisir de vivre en famille; de cette façon aussi votre mari peut se déranger. — Hélas! oui, mademoiselle. (Allez jouer dans l'autre chambre, mes enfants, dit-elle à ses petits, et fermez la porte.) Hélas! oui, il rentre souvent ivre... — Voyons, reprit Florence, je vais vous donner quelques bons avis: Votre fille est assez grande pour vous aider; envoyez-la hors barrière acheter: un boisseau de charbon, un litre de vin, un litre d'huile, un kilogramme de viande, de sel, vous n'aurez pas d'impôts à payer. N'achetez de légumes qu'aux marchands qui vendent dans les rues, ne leur achetez que quand l'heure de la vente est passée, vous aurez tout à meilleur marché. N'achetez que du pain de seconde qualité, il nourrit davantage; mangez des viandes rôties, c'est plus sain, je vous ferai cadeau d'un gril terminé par

une lèche-frite. Voilà les diners que je vous conseille; mais pour aujourd'hui il est trop tard.

*Mardi.* Achetez: 250 grammes de riz à 30 cent. le demi-kilo, faites-le cuire à l'eau avec du sel et du poivre; quand il aura jeté quelques bouillons, vous enveloppez casserole et couvercle d'un torchon propre, et vous placerez le tout sous votre lit de plume. Au moment du dîner le riz sera crevé, sera chaud encore, vous y ajouterez un morceau de beurre qui ne doit être que fondu. Ce riz doit être plus épais que du riz au gras. Quand vous serez riche vous y ajouterez un jaune d'œuf; moi, je l'aime mieux sans cela. — 750 grammes de côtelettes de filet, coupées en six, doivent suffire: deux des plus grosses pour le chef de la famille, une pour le fils aîné, le reste pour vous et vos petits; — une salade de romaine et du fromage pour dessert. Dans un pot bien propre, vous conserverez ce qui, des côtelettes, aura coulé dans la lèche-frite. Sans vin, pain, ni charbon, votre dîner vous reviendra à 4 fr. 30 c. au plus. Vous aurez eu une nourriture saine, succulente, et vous aurez vécu six personnes.

*Mercredi.* Vous faites une soupe à l'oignon — vous achetez une entre-côte de bœuf de 1 kilogramme, dont vous retirez les os, que vous conservez. Vous la faites cuire sur le gril; pendant ce temps, vous hachez du persil, une ciboule, que vous mettez dans un plat avec deux cuillerées d'eau, un quart de cuillerée de vinaigre, un morceau de beurre; vous posez ce plat sur la casserole où bout le bouillon de la soupe; quand l'entre-côte est cuite, vous la placez dans ce plat. Le jus de la lèche-frite, vous le versez sur celui des côtelettes; — pour second plat, une omelette de six œufs.

*Jeudi.* Vous faites un petit sac de grosse mousseline, bien propre, dans lequel vous introduisez les os de l'entre-côte; placez ce sac dans une marmite avec le jus des côtelettes et celui de l'entre-côte; ajoutez



deux choux verts coupés en petits morceaux, remplissez d'eau cette marmite, salez, laissez cuire; retirez le sac, et avec cette eau trempez une soupe en y laissant les choux.

— Vous avez acheté 750 grammes de poitrine de veau que vous avez fait couper par morceaux. Vous mettez roussir dans le beurre une assez grande quantité de petites carottes nouvelles; vous les retirez avec une écumoire; vous faites roussir le veau, vous y mettez de l'eau, vous y ajoutez du sel, du poivre, du persil et deux oignons hachés; quand le veau est à moitié cuit, vous y ajoutez les carottes. — Pour second plat une salade. Le mois de mai est le plus cher; les autres mois, vous vivrez à meilleur marché. — Mon Dieu, mademoiselle, que tout cela doit être bon! dit cette femme, et que Pierre sera content de manger comme les riches, lui qui les envie tant! — Je reviendrai vous voir, vous donner des conseils, car je suis pauvre, c'est tout ce que je puis donner. Comment déjeune votre famille? — Nous prenons tous du café, mais c'est cher! 40 c. de lait, 15 c. de café, 15 c. de cassonade... — Au lieu de payer votre café en poudre 2 fr. 40 c. le demi kilo, prenez-le en grains à 1 fr. 60. c. tout brûlé; chaque matin vous broyerez une once de café, et vous y ajouterez une cuillerée de chicorée. Achetez du sucre; s'il est plus cher que la cassonade, il sucre plus. Que votre dîner, votre déjeuner soient proprement servis sur une toile cirée, que vous lavez chaque jour, et votre mari ahandonnera les nappes tachées de vin du restaurant. — Ah! mademoiselle, puissiez-vous dire vrai! — Voilà l'argent pour le gril avec sa lèche-frite, dit Florence. — Voilà l'argent pour le moulin à café, ajoutai-je en vidant ma bourse. — Pierre sera bien humilié quand il saura que des riches lui ont fait l'aumône, dit-elle en pleurant. — Ce n'est qu'un prêt que nous vous faisons, repit Florence; vous l'aurez bientôt gagné sur votre dépense. Excepté le veau, faites peu cuire vos viandes, elles seront

plus tendres et plus nourrissantes; hors les repas, enveloppez votre pain d'un linge épais, afin que l'air ne le sèche pas; au moment du dîner, coupez-le proprement en morceaux que vous placez dans une corbeille près de la table. Commencez votre dîner au dernier moment; ayez un étouffoir pour éteindre le charbon, mais ne le ménagez pas, c'est une économie; la viande saisie garde son jus, et l'eau bout plus vite. Adieu, madame Pierre, au revoir! — Adieu, mesdemoiselles, dit-elle en essuyant ses yeux; puis allant chercher ses petits, elle les prit par la main, et nous reconduisit avec eux jusqu'à la porte de la rue, en nous répétant : au revoir!

— Quand je te disais qu'il allait nous arriver quelque aventure, dis-je à Florence. — Ah! pour celle-ci, tu as été au-devant! — Mais elle n'était pas moins sur notre chemin... Si tu sors souvent avec moi, je t'en promets bien d'autres!... C'est mon bonheur. — Sais-tu que si les femmes économes voulaient apprendre à celles qui vivent au jour le jour à épargner pour le lendemain, afin de posséder pour l'avenir, il y aurait moins d'envie dans le cœur de l'ouvrier... l'émeute ne serait plus composée que des ambitieux incapables et des paresseux voulant enlever aux travailleurs les jouissances que ceux-ci ont achetées au prix de leurs sueurs — Mon Dieu! Florence, que tu es grave, et que l'on voit bien que tu causes politique avec ton père!... A présent que nous avons fait nos preuves de bonnes Françaises en cherchant à rendre l'ouvrier plus heureux, parlons d'autre chose. — Oui, commence! — Eh bien! ma chère, je vais te faire le récit d'un de mes plaisirs.

J'ai assisté à la représentation de retraite de M<sup>lle</sup> Georges; on donnait *Iphigénie en Aulide*. M<sup>lle</sup> Georges jouait Clytemnestre; son image restera dans ma mémoire comme le type des reines tragiques. Quel profil grec! les admirables bras! les jolies mains! On eût dit une statue du plus beau marbre blanc. Dans la tragédie, M<sup>lle</sup> Geor-



ges avait conservé les gestes, la démarche classiques ; mais quand les sentiments devenaient naturels, elle les exprimait d'une manière romantique... L'actrice célèbre a disparu du théâtre sous de nombreux bouquets... Mais ces fleurs étaient tristes, on ne devait plus revoir celle à qui elles étaient adressées ! M<sup>me</sup> Viardot Garcia, l'inimitable cantatrice dont la voix puissante est cependant si douce à l'oreille et au cœur, est venue chanter de la musique italienne, française, espagnole, tout cela avec sa perfection accoutumée, et, de plus, avec un esprit, un charme, une bonne grâce de femme du monde que je tâcherai d'imiter. Puis, un garçon de quinze ans, aux grands yeux noirs, à l'air à la fois fier et calme, après avoir donné, dans la coulisse, un coup de poing sur le dos de l'homme qui voulait l'empêcher d'entrer en scène au moment indiqué par le programme, est venu jouer sur son violon *les Souvenirs* de Grétry ; le charme, le modéux, la légèreté et la force de l'archet de Léon Reynier promettent un artiste célèbre ; son instrument est sa passion, et il est heureux en jouant quatorze heures par jour. — Ce spectacle était bien intéressant. As-tu remarqué quelques toilettes ? — Oui. La belle princesse M..... avait les cheveux en bandeaux, une robe de mousseline blanche, décolletée, faite à pointe, à manches courtes ; elle s'éventait avec un riche éventail Louis XV et avait pour seul ornement un bouquet d'œillets rouges, sans feuilles, réunis de manière à former une grosse rosette, placée au milieu de sa poitrine. On m'a dit qu'en 1815, l'oeillet rouge était la fleur que portaient à la boutonnière les partisans de Napoléon. — Une jeune personne avait, de chaque côté des joues, une tresse de cheveux tournée sur elle-même et retenue par une épingle à tête de perle blanche ; derrière, ses cheveux étaient tressés et tournés de même, et une épingle avec une plus grosse perle blanche les retenait. Elle avait une jupe de taffetas

gris et un canezou de mousseline à manches longues. — Une de mes voisines avait une robe de barège garnie de trois volants bordés d'un petit ruban de satin pareil ; les manches, demi-longues, plus larges du bas que du haut (forme pagode), garnies de trois petits volants bordés de même ; devant, ses cheveux étaient relevés en bandeaux, et, derrière, tournés en corde. — Les dames avaient toutes des bandeaux et des petits bonnets ornés de fleurs : bonnets et bandeaux étaient très-courts sur les oreilles ; des robes de mousseline blanche et des robes de taffetas lilas, rose ou bleu, ornées de garnitures découpées à l'emporte-pièce, décolletées, et à manches courtes, ou forme pagode, garnies comme les robes. Je n'ai pas vu un seul bouquet à la main... Voilà encore une industrie perdue ! — Je te remercie, Jeanne, tu m'as fait assister à cette représentation, et je ferai mon profit de tes descriptions de toilette.

Nous arrivions rue d'Aumale ; nous montâmes haletantes ; il était tard... Mon père m'attendait. De retour chez moi, je me suis mise à te raconter ma visite, en te priant de faire de ton côté ce que nous faisons du nôtre..., c'est-à-dire, apprends aux femmes des ouvriers à rendre leur ménage plus heureux.

La gravité d'une partie de ma lettre m'a fait oublier de t'expliquer notre rébus. Le voilà... si toutefois tu ne l'as pas déjà deviné :

La terre — une haie — t'un — un point dans un cercle formé par le mot éternité. Ce qui fait : *L'univers est un point dans l'éternité.*

Adieu, ma chérie ; cette fois, je te souhaite un peu de vent et de pluie, dans l'espoir que j'en aurai ma part.

J. J.

25 mai.



**ÉPHÉMÉRIDES.**

LE JOUR DE L'ASCENSION. — SOUVERAINETÉ DE VENISE SUR L'ADRIATIQUE.

Sébastien Ziani, Doge de Venise, défait le 7 mai 1177 l'armée navale de l'empereur Barberousse, et rend par cette victoire la tranquillité à toute l'Italie et au pape Alexandre III, alors poursuivi par l'empereur, et réfugié à Venise.

En reconnaissance de cet éminent service, Alexandre vint sur le rivage, au-devant du vainqueur, l'embrassa et lui mit un anneau au doigt, en lui disant : « Sers-toi de cet anneau comme d'une chaîne pour retenir sous le joug la mer Adriatique, et comme d'un symbole d'union

conjugale pour l'épouser, afin qu'elle te soit soumise ainsi que l'épouse à son époux ! »

Depuis cette époque jusqu'à la prise de Venise par les Français, chaque année, au jour de l'Ascension, le mariage symbolique a été renouvelé. Le Doge s'embarquait sur un magnifique navire, nommé le *Buccentaure*, entouré du Conseil des Dix, de la seigneurie et du clergé ; arrivé au milieu des lagunes, le prélat bénissait la mer, et le Doge jetait un anneau au sein des vagues en disant : « O mer ! nous t'épousons, en signe de vraie et perpétuelle souveraineté ! »

**MOSAÏQUE.**

Respectons la majesté du temps, contemplons avec vénération les siècles écoulés, rendus sacrés par la mémoire et les vestiges de nos pères ; toutefois n'essayons pas de rétrograder vers eux, car ils n'ont plus rien de notre nature réelle, et si nous prétendions les saisir, ils s'évanouiraient.

CHATEAUBRIAND.

amer au goût, n'en est pas moins salubre.

LOUIS, dauphin, père de Louis XV.

J'ai besoin de songer à toi comme de respirer, et si je vis c'est que je suis toujours avec toi par la pensée.

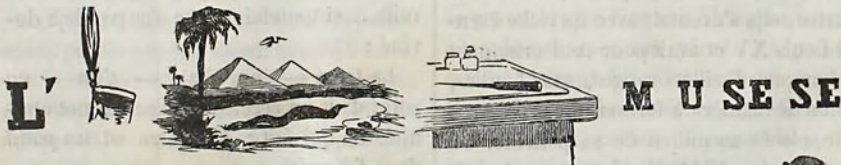
GRÉGOIRE A BASILE.

La simplicité et la pureté du cœur sont comme deux ailes qui servent à l'homme pour s'élever au dessus de la terre.

IMITATION DE J.-C.

Il faut, si la vérité est présentée d'une manière un peu dure, la recevoir comme on prendrait un remède qui, pour être

**RÉBUS.**











Barreau.

*Modes de Paris.*  
**Journal des Demoiselles.**

Boulevard des Italiens 1.

Chapeaux de bois et de dentelle. Mantelet en taffetas des M<sup>l</sup>l<sup>es</sup> Alexandrine. Fleurs Chagot. Robe  
 tarlatanne brodée de M<sup>l</sup>l<sup>es</sup> de Parisiens. 1<sup>re</sup> June 44. Echarpe en dentelle de Vichard. Mouchoir